



---

## Septième compte rendu du séminaire sur les *Pensées* de Pascal

**Dominique Descotes**

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ccibp/481>

DOI : 10.4000/ccibp.481

ISSN : 2493-7460

### **Éditeur**

Centre international Blaise Pascal

### **Édition imprimée**

Date de publication : 18 décembre 2009

Pagination : 17-38

ISBN : 978-2-84516-434-5

ISSN : 0249-6674

### **Référence électronique**

Dominique Descotes, « Septième compte rendu du séminaire sur les *Pensées* de Pascal », *Courrier du Centre international Blaise Pascal* [En ligne], 31 | 2009, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 14 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccibp/481>

---

Ce document a été généré automatiquement le 14 septembre 2020.

Centre international Blaise Pascal

---

# Septième compte rendu du séminaire sur les *Pensées* de Pascal

Dominique Descotes

---

- 1 Les réunions du séminaire se poursuivent en alternance à Clermont-Ferrand et à Lyon. Elles sont ouvertes aux personnes intéressées. Pour tout renseignement, ou pour assister aux séances, écrire à [dominique.descotes@univ-bpclermont.fr](mailto:dominique.descotes@univ-bpclermont.fr)
- 2 Les participations à distance sont toujours bienvenues. Les remarques communiquées sont discutées durant les séances du séminaire, et intégrées aux comptes rendus.

Séminaire sur les *Pensées* de Pascal

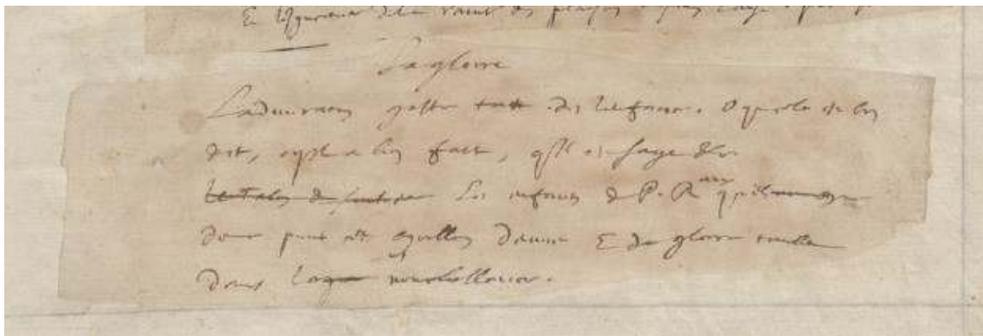
Dominique Descotes (debout) avec les participants du séminaire.

**Sel. 97, Laf. 63 RO, 69-3****3 La gloire.**

L'admiration gâte tout dès l'enfance. O que cela est bien dit, ô qu'il a bien fait, qu'il est sage, etc.

Les enfants de P. R. auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire tombent dans la nonchalance.

## Manuscrit original Sel. 97n Laf.63 RO,69-3 La gloire



## La gloire

L'admiration gaste tout des l'enfance. O que cela est bien

Dit, o quil a bien fait, qu'il est sage etc.

aux

Le talon de soulier Les enfants de P. R. quels nont on ne  
donne point cet aiguillon denvie E de gloire tombe  
dans la pa nonchallance.

BNF

## 4 La partie barrée ressemble à ga plutôt qu'à pa.

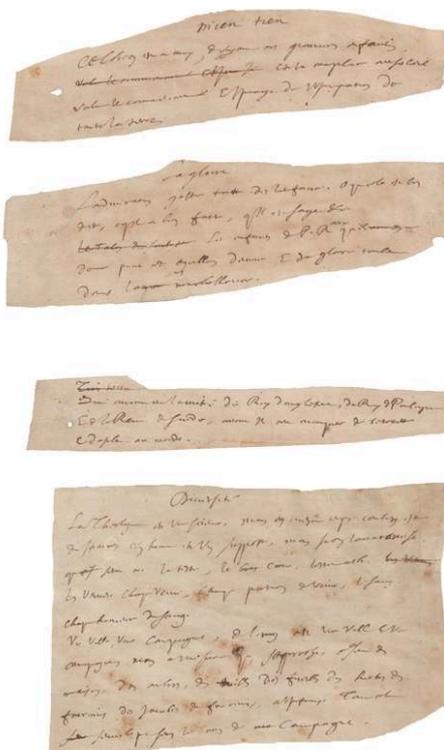
Il est impossible de discerner si le manuscrit porte *de* ou *du*. Mais c'est la graphie de *de*.

Les éditeurs résolvent l'abréviation.

Les o sont sans accent circonflexe.

*Nonchalance* est écrit *nonchallance*, mais est copié avec un l seulement.

ERNST Pol, *Album II*, p. 116. Essai de restitution d'un feuillet (21,5 x 33,5 cm) marqué d'un fragment du filigrane au cor couronné



Cliché Pol Ernst

- 5 P cœur H. Les papiers non marqués du filigrane ont été choisis à partir de l'écartement des pontuseaux spécifique à ce type de papier (18/20/21 mm). Cette reconstitution associe les papiers :

**Laf. 64, Sel. 98, Misère.**

« Mien, tien. Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants. C'est là ma place au soleil. Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre. »

**Laf. 62, Sel. 96, Misère.**

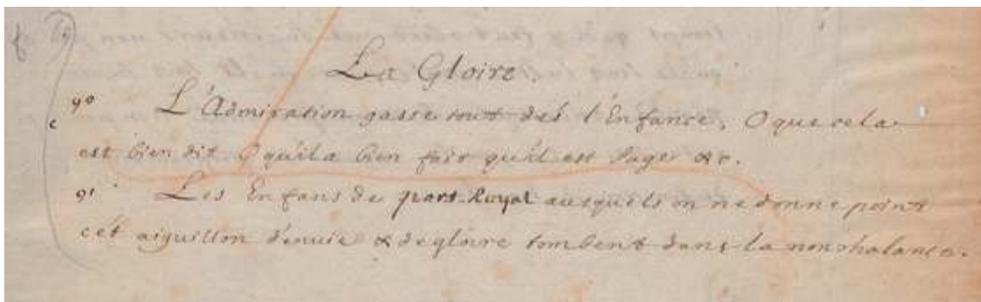
« Qui aurait eu l'amitié du roi d'Angleterre, du roi de Pologne et de la reine de Suède, aurait-il cru manquer de retraite et d'asile au monde ? »

**Laf. 65, Sel. 99, Misère. Diversité.**

- 6 Il est probable que Pol Ernst a été influencé par le fait que ces textes sont voisins (dans un ordre différent) dans les Copies. Cette reconstitution ne peut donc être exploitée qu'avec d'expresses réserves, dans la mesure où elle repose sur l'écartement des pontuseaux spécifiques à ce type de papier (18/20/21 mm). Mais ces papiers sont loin d'être les seuls « possibles ».

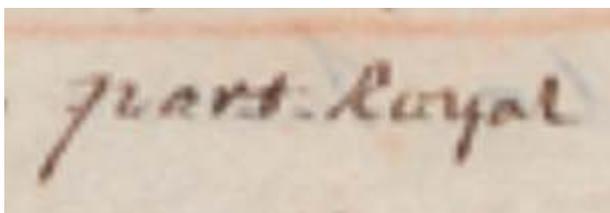
Il y a au moins deux fragments relatifs à l'enfance qui se suivent. Les deux autres n'ont pas de rapport direct sur ce sujet.

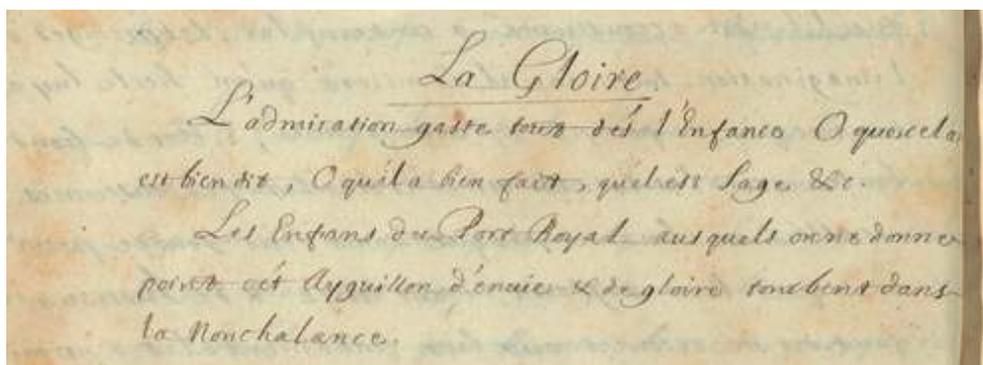
C<sup>1</sup>, p. 19



- 7 C<sup>1</sup> porte deux numéros, 90 et 91, pour ce texte.
- 8 C<sup>1</sup> donne « de Port-Royal ». Le copiste, qui a peut-être mal compris les lettres P. R., a laissé après de un espace signalé par des points. Le copiste a hésité car il est probable que, sur ce qu'il avait devant lui, était écrit « P. R. » conformément au fragment original. Mais ce copiste a laissé juste la place pour écrire Port-Royal, ce qui semble impliquer qu'il s'est plutôt demandé s'il devait mettre l'expression pleine ou laisser en blanc. Le réviseur a ajouté « Port-Royal ».

Le réviseur a ajouté « Port-Royal ».



C<sup>2</sup>, p. 38

- 9 Sur C<sup>2</sup> on voit que le copiste a écrit : « enfants du Port Royal » (et non « de », comme C<sup>1</sup>). Il n'a pas hésité sur Port-Royal.
- 10 Peut-on en déduire qu'entre C<sup>1</sup> et C<sup>2</sup> le réviseur a remplacé « P.R. » par « Port-Royal » dans C<sup>0</sup> et que C<sup>2</sup> a été écrit après C<sup>1</sup>, sachant que les deux copies C<sup>1</sup> et C<sup>2</sup> sont probablement de la main d'un même copiste ?
- 11 Problème de ponctuation : Les copies ne mettent aucune ponctuation. Pourtant le sens n'est pas le même selon qu'on ponctue : « Les enfants de P. R., auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire, tombent dans la nonchalance. » Ou : « Les enfants de P. R. auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire tombent dans la nonchalance. » Voir plus bas.
- 12 Le fragment n'est pas dans l'édition de Port-Royal.

## Admiration

- 13 **Laf. 465, Sel. 703.**  
« Ces enfants étonnés voient leurs camarades respectés. »

## Le choix du métier

- 14 **Laf. 35, Sel. 69. « Talon de soulier. »**  
« O que cela est bien tourné ! Que voilà un habile ouvrier ! Que ce soldat est hardi ! Voilà la source de nos inclinations et du choix des conditions. Que celui-là boit bien, que celui-là boit peu : voilà ce qui fait les gens sobres et ivrognes, soldats, poltrons, etc. »
- 15 **Laf. 129, Sel. 162. « Métier. Pensées. »**  
« Tout est un, tout est divers. »  
« Que de natures en celle de l'homme. Que de vacations. Et par quel hasard chacun prend d'ordinaire ce qu'il a ouï estimé. Talon bien tourné. »
- 16 **Sel. 520, Laf. 627.**  
« La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs et les philosophes mêmes en veulent, et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux qui les lisent veulent avoir la grâce de les avoir lus, et moi qui écris ceci ai peut-être cette envie, et peut-être que ceux qui le liront... »
- 17 **Laf. 634, Sel. 527.**

« La chose la plus importante à toute la vie est le choix du métier, le hasard en dispose. »

« La coutume fait les maçons, soldats, couvreurs. C'est un excellent couvreur, dit-on, et en parlant des soldats : ils sont bien fous, dit-on, et les autres au contraire : il n'y a rien de grand que la guerre, le reste des hommes sont des coquins. A force d'ouïr louer en l'enfance ces métiers et mépriser tous les autres on choisit. Car naturellement on aime la vertu et on hait la folie ; ces mots mêmes décideront ; on ne pêche qu'en l'application. »

« Tant est grande la force de la coutume que de ceux que la nature n'a fait qu'hommes on fait toutes les conditions des hommes. »

« Car des pays sont tout de maçons, d'autres tout de soldats, etc. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme ; c'est la coutume qui fait donc cela, car elle contraint la nature, et quelquefois la nature la surmonte et retient l'homme dans son instinct malgré toute coutume bonne ou mauvaise. »

18 On trouve un prolongement dans **Laf. 139, Sel. 171. « Divertissement. »**

« On charge les hommes dès l'enfance du soin de leur honneur, de leur bien, de leurs amis, et encore du bien et de l'honneur de leurs amis, on les accable d'affaires, de l'apprentissage des langues et d'exercices, et on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux, sans que leur santé, leur honneur, leur fortune, et celles de leurs amis soient en bon état, et qu'une seule chose qui manque les rendra malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. Voilà direz-vous une étrange manière de les rendre heureux ; que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux ? Comment, ce qu'on pourrait faire : il ne faudrait que leur ôter tous ces soucis, car alors ils se verraient, ils penseraient à ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont, et ainsi on ne peut trop les occuper et les détourner. Et c'est pourquoi, après leur avoir tant préparé d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, on leur conseille de l'employer à se divertir, et jouer, et s'occuper toujours tout entiers. »

« Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure. »

## Pascal sur l'enfance

19 FERREYROLLES Gérard, « Itinéraires dans les *Pensées*. Spécialement, de l'enfance », in *L'accès aux Pensées de Pascal*, Actes du colloque scientifique et pédagogique de Clermont-Ferrand réunis et publiés par Thérèse Goyet, Klincksieck, Paris, 1993, p. 163-181. L'enfance comme modèle de la nature humaine et de ses contrariétés. L'enfance pécheresse, dans la perspective théologique : p. 172. L'enfance comme moyen et modèle de la vie spirituelle : p. 172 sq.

20 La *Provinciale* III, § 14, souligne le parti que les jésuites savent tirer de la faiblesse des enfants pour faire leur propagande. « Voyez donc combien il y a d'utilité en cela pour les ennemis des Jansénistes. Ils sont sûrs par là de triompher, quoique d'un vain triomphe à leur ordinaire, au moins durant quelques mois. C'est beaucoup pour eux. Ils chercheront ensuite quelque nouveau moyen de subsister. Ils vivent au jour la journée. C'est de cette sorte qu'ils se sont maintenus jusqu'à présent, tantôt par un catéchisme où un enfant condamne leurs adversaires, tantôt par une procession où la grâce suffisante mène l'efficace en triomphe, tantôt par une comédie où les diables emportent Jansénius, une autre fois par un almanach, maintenant par cette censure. »

21 Même remarque sur *Provinciale* XVII, § 9. « Car n'est-il pas vrai que, si l'on demande en quoi consiste l'hérésie de ceux que vous appelez Jansénistes, on répondra incontinent que c'est en ce que ces gens-là disent que les commandements de Dieu sont impossibles ; qu'on ne peut résister à la grâce, et qu'on n'a pas la liberté de faire le bien

et le mal ; que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous les hommes, mais seulement pour les prédestinés et enfin, qu'ils soutiennent les cinq propositions condamnées par le Pape ? Ne faites-vous pas entendre que c'est pour ce sujet que vous persécutez vos adversaires ? N'est-ce pas ce que vous dites dans vos livres, dans vos entretiens, dans vos catéchismes, comme vous fîtes encore aux fêtes de Noël à Saint-Louis, en demandant à une de vos petites bergères : Pour qui est venu Jésus-Christ, ma fille ? Pour tous les hommes, mon Père. Eh quoi ! Ma fille, vous n'êtes donc pas de ces nouveaux hérétiques qui disent qu'il n'est venu que pour les prédestinés ? Les enfants vous croient là-dessus, et plusieurs autres aussi ; car vous les entretenez de ces mêmes fables dans vos sermons, comme votre Père Crasset à Orléans, qui en a été interdit. »

- 22 Voir les fragments mentionnés plus haut, ainsi que les suivants :

**Laf. 64, Sel. 98. « Mien, tien. »**

« Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants. C'est là ma place au soleil. Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre. »

**Laf. 126, Sel. 159.**

« Les pères craignent que l'amour naturel des enfants ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée. »

« La coutume est une seconde nature qui détruit la première. Mais qu'est-ce que nature ? Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle ? J'ai grand peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature. »

- 23 Sur les impressions qui façonnent les esprits dès l'enfance, voir **Laf. 44, Sel. 78 :**

« Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser, les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. De là vient toute la dispute des hommes qui se reprochent ou de suivre leurs fausses impressions de l'enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles. Qui tient le juste milieu qu'il paraisse et qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puisse être, même depuis l'enfance, qu'on ne fasse passer pour une fausse impression soit de l'instruction, soit des sens. »

- 24 **Laf. 125, Sel. 158.**

« Qu'est-ce que nos principes naturels sinon nos principes accoutumés. Et dans les enfants ceux qu'ils ont reçus de la coutume de leurs pères comme la chasse dans les animaux. »

« Une différente coutume en donnera d'autres principes naturels. Cela se voit par expérience et s'il en a d'ineffaçables, à la coutume. Il y en a aussi de la coutume contre la nature ineffaçables à la nature et à une seconde coutume. Cela dépend de la disposition. »

- 25 **Laf. 136, Sel. 168.**

« (...) Tel homme passe sa vie sans ennui en jouant tous les jours peu de chose. Donnez-lui tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la charge qu'il ne joue point, vous le rendez malheureux. On dira peut-être que c'est qu'il recherche l'amusement du jeu et non pas le gain. Faites-le donc jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas et s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il recherche. Un amusement languissant et sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe, et qu'il se pipe lui-même en s'imaginant qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, afin qu'il se forme un sujet de passion et qu'il excite sur cela son désir, sa colère, sa crainte pour cet objet qu'il s'est formé comme les enfants qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé. »

- 26 **Laf. 779, Sel. 643.**

« Les enfants qui s’effrayent du visage qu’ils ont barbouillé. Ce sont des enfants ; mais le moyen que ce qui est si faible étant enfant soit bien fort étant plus âgé ! On ne fait que changer de fantaisie. Tout ce qui se perfectionne par progrès périt aussi par progrès. Tout ce qui a été faible ne peut jamais être absolument fort. On a beau dire : il est crû, il est changé, il est aussi le même. »

27 **Laf. 770, Sel. 635**, sur les grands hommes qui « sont aussi abaissés que nous que les plus petits, que les enfants, que les bêtes. »

28 Le problème du péché originel et de l’enfance est abordé dans quelques fragments :

**Laf. 131, Sel. 164.**

« Car il est sans doute qu’il n’y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui étant si éloignés de cette source semblent incapables d’y participer. Cet écoulement ne nous paraît pas seulement impossible. Il nous semble même très injuste car qu’y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté pour un péché où il paraît avoir si peu de part, qu’il est commis six mille ans avant qu’il fût en être (...) »

**Laf. 278, Sel. 309.**

« Tradition ample du péché originel selon les Juifs. Sur le mot de la Genèse 8, la composition du cœur de l’homme est mauvaise dès son enfance. »

*Contra*, voir **Laf. 82, Sel. 116**. « La sagesse nous envoie à l’enfance. *Nisi efficiamini sicut parvuli*. »

DESCARTES, *Principes*, I, 71, *Œuvres*, éd. Alquié III, p. 139. Voir p. 855, à Arnauld, sur les préjugés de l’enfance.

## Les enfants de P. R. auxquels on ne donne point cet aiguillon d’envie et de gloire tombent dans la nonchalance

29 Pascal a pris part à l’enseignement des Petites Écoles. Il s’agit peut-être d’une observation personnelle. Dans les Petites Ecoles, on répugnait à développer l’esprit de compétition entre les élèves.

30 Problème d’interprétation : Pascal parle-t-il des enfants de Port-Royal dans leur ensemble, ou de certains des enfants de Port-Royal, ceux auxquels on néglige de donner l’aiguillon de gloire ? Dans le premier cas, c’est une critique d’ensemble de la pédagogie des Petites Écoles ; dans l’autre, c’est une remarque qui tend à modifier la méthode pédagogique pour l’adapter à certains élèves.

31 Mais on trouve une description un peu différente dans le livre de Frédéric Delforge, *Les Petites Écoles de Port-Royal*, p. 168 sq., sur l’émulation. Les jésuites s’appuient systématiquement sur l’émulation, à côté de motifs comme l’intérêt, le goût de savoir, l’enthousiasme, le sens de l’honneur. Les Petites Écoles, qui sont de moindre dimension, n’ont pas le souci de la discipline. Racine note dans son *Abrégé de l’histoire de Port-Royal*, que le problème de l’émulation a été un aspect important de la création des Petites Écoles : « Quelques personnes de qualité, craignant pour leurs enfants la corruption qui n’est que trop ordinaire dans la plupart des collèges, et appréhendant aussi que, s’ils faisaient étudier ces enfants seuls, ils ne manquassent de cette émulation qui est souvent le principal aiguillon pour faire avancer les jeunes gens dans l’étude, avaient résolu de les mettre plusieurs ensemble sous la conduite de gens choisis ». Les Petites Écoles devaient créer une émulation pour remédier aux inconvénients de l’éducation isolée. Les élèves, selon Pierre Thomas du Fossé, se lancent des défis à qui dira le plus

grand nombre de vers de Virgile. Selon Delforge, Pascal récuse une admiration qui conduit à la vanité et se révèle destructrice.

- 32 En fait, le rapport avec les Petites Écoles est secondaire et risque de masquer le sens du texte. Il s'agit plutôt d'un problème insoluble : d'une part l'admiration gâte le caractère, d'autre part, si l'on n'use pas du ressort de la gloire, on fait tomber dans la nonchalance. On doit traiter les enfants selon leur péché. On doit gâter les enfants pour les former. Il n'y a pas de point d'équilibre entre les deux vices : qui n'est pas dans l'un tombe dans l'autre. Cela permet de lier le texte au sujet de *Misère*.
- 33 Dans cette perspective, on peut associer ce fragment à d'autres.
- 34 **Laf. 674, Sel. 553.**  
« Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force, mais par le contrepois de deux vices opposés, comme nous demeurons debout entre deux vents contraires. Otez un de ces vices nous tombons dans l'autre. »
- 35 En quel sens faut-il prendre *envie* ? *Envie* : *invidia* ou à rapprocher de gloire. Il ne s'agit sans doute pas de malveillance, mais d'esprit de concurrence. Mais on peut supposer que sous l'esprit de concurrence, il y a une sorte de haine d'autrui sourde. *Envie* désigne un sentiment qui pousse une personne contre l'autre, la gloire désigne le sentiment de celui qui veut attirer à soi l'estime de l'autre. *Gloire* : sens cornélien.
- 36 *Aiguillon* semble être un *hapax* chez Pascal. En revanche, Le Guern, dans une note de l'édition Pléiade, I, p. 1337, cite deux exemples de l'emploi du mot, dans Charron, *Sagesse*, I, XX, p. 73, et Camus, *Diversités*, t. VII, XXV, IX, p. 521. Voir plus haut : le mot est chez Racine.

## Nonchalance

- 37 Frédéric Delforge, *Les Petites Écoles de Port-Royal*, p. 170, s'étonne que Pascal parle de *nonchalance*. Ce ne serait pas sur ce point que les Petites Écoles prêteraient à critique. Trois hypothèses :
- Ou bien Pascal aurait constaté, dans ses rapports avec les Écoles, une tendance à la nonchalance née du refus de l'aiguillon de gloire. Delforge estime que cette hypothèse cadre mal avec l'ensemble des conceptions de ceux qui s'occupent des Petites Écoles : on n'y a jamais négligé l'usage de l'émulation. Ils insistent sur le fait que cette émulation ne doit pas être intéressée.
  - Ou bien il s'agit de critiques exprimées à l'égard de Port-Royal, sur le fait que l'aiguillon de l'envie et de la gloire n'est pas meilleur que l'admiration dénoncée dans la première partie du texte ; la deuxième partie serait une idée à discuter, et non une affirmation de Pascal.
  - Ou bien Pascal aurait constaté que quelques enfants, dans un groupe déterminé, présenteraient une tendance à la nonchalance.
- 38 Le mot *paresse* a un sens théologique. Paresse doit s'entendre au sens d'*acédie*. Voir *paresse* dans la *Provinciale* IX, § 11, où le mot est pris en ce sens. *Nonchalance* en revanche, n'a pas de sens technique. Pascal choisit le mot du vocabulaire courant.
- 39 L'*acédie* : *Provinciale* IX, § 11 donne « la définition de ce vice qu'Escobar en donne, tr. 2. ex. 2. num. 81 » : « *La paresse est une tristesse de ce que les choses spirituelles sont spirituelles, comme serait de s'affliger de ce que les Sacrements sont la source de la grâce. Et c'est un péché mortel. O mon Père ! Lui dis-je, je ne crois pas que personne ait jamais été assez bizarre, pour s'aviser d'être paresseux en cette sorte.* » Texte de 1659 : « *Je ne crois pas que*

personne se soit jamais avisé d'être paresseux en cette sorte.» Texte d'Escobar, *Théologie morale*, tr. III, Ex. II, n. 81 ; cité in GEF V, p. 185 : « *fastidium spiritualium rerum.* »

40 *Nonchalance* est selon l'*Entretien*, le comportement de Montaigne. Voir aussi Laf. 680, Sel. 559 : « (...) Il inspire une nonchalance du salut, sans crainte et sans repentir. Son livre n'étant pas fait pour porter à la piété il n'y était pas obligé, mais on est toujours obligé de n'en point détourner. On peut excuser ses sentiments un peu libres et voluptueux en quelques rencontres de la vie – 730.331 – mais on ne peut excuser ses sentiments tout païens sur la mort. Car il faut renoncer à toute piété si on ne veut au moins mourir chrétiennement. Or il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre.» Noter que Pascal emploie le mot avec un complément, dans l'expression *nonchalance du salut*.

41 *Acedia* : voir saint THOMAS, *Somme théologique*, I, q. LXIII, 2<sup>ae</sup> ; 2-2, q. XXXV, 1 et 2. « *Est taedium bene operandi, et tristitia de re spirituali.* » Le mot s'entend dans le contexte monastique. Il désigne la dépression du moine qui sent qu'il a bâti toute sa vie sur rien ; il est alors prêt à toutes les tentations. On parle du démon de midi. C'est un crime monastique. Voir RUTEBEUF, *Œuvres complètes*, éd. M. Zink, Livre de poche, 2005, p. 366-367. *Accidia* : c'est le péché qui a été remplacé plus tard par la paresse dans les listes canoniques des sept péchés capitaux. Elle est essentiellement à l'origine d'ordre psychologique : c'est un sentiment d'à-quoi-bon, de lassitude et de dégoût devant toute chose, un état dépressif, qui menace surtout les moines. On la définit à l'époque patristique comme *melancholia* (saint Jérôme), *ex confusione mentis nata tristitia*, (« une tristesse née de la confusion de l'esprit », Césaire d'Arles), *taedium et anxietas cordis quae infestat anachoretas et vagos in solitudine monachos*, (« un dégoût et une angoisse du cœur qui gagne les anachorètes et les moines qui errent dans les solitudes » Cassien). Guigues le Chartreux en décrit les symptômes : « *...apprehendit te multoties, cum solus in cella es, inertia quaedam, languor spiritus, taedium cordis quoddam et quidem valde grave fastidium sentis in teipso : tu tibi oneris es... Non jam sapit tibi lectio, oratio non dulcessit* » (« souvent, quand tu es seul dans ta cellule, une sorte d'indolence t'envahit, ton esprit est languissant, ton cœur las de tout, tu sens en toi-même un immense dégoût : tu es un fardeau pour toi-même... Désormais la lecture (des textes sacrés) n'a plus de saveur pour toi, la prière n'a plus de douceur... »). Un de ses effets les plus visibles étant la négligence des devoirs religieux, l'*acedia* finit par désigner cet effet, et non plus sa cause. Son éviction de la liste des péchés au profit de la paresse témoigne de l'irruption dans la vie spirituelle de la sensibilité laïque ou séculière et des valeurs bourgeoises : le travail devient une vertu et son contraire un vice. Cette évolution est en cours à l'époque de Rutebeuf.

PALASAN Daniela, *L'ennui chez Pascal et l'acédie*, Cluj-Napoca, Eikon, 2005.

42 Dans Laf. 744, Sel. 618, la nonchalance est considérée, avec l'orgueil, c'est-à-dire la gloire, comme une des deux sources de péché chez l'homme : « Contre ceux qui sur la confiance de la miséricorde de Dieu demeurent dans la nonchalance sans faire de bonnes œuvres. Comme les deux sources de nos péchés sont l'orgueil et la paresse Dieu nous a découvert deux qualités en lui pour les guérir, sa miséricorde et sa justice. Le propre de la justice est d'abattre l'orgueil, quelque saintes que soient les œuvres, et non intrins in iudicium, etc. et le propre de la miséricorde est de combattre la paresse en invitant aux bonnes œuvres selon ce passage : La miséricorde de Dieu invite à pénitence et cet autre des Ninivites : faisons pénitence pour voir si par aventure il aura pitié de nous. Et ainsi tant s'en faut que la miséricorde autorise le relâchement que c'est au

contraire la qualité qui le combat formellement. De sorte qu'au lieu de dire : s'il n'y avait point en Dieu de miséricorde il faudrait faire toutes sortes d'efforts pour la vertu ; il faut dire au contraire, que c'est parce qu'il y a en Dieu de la miséricorde qu'il faut faire toutes sortes d'efforts. »

### L'exclamation en Ô...

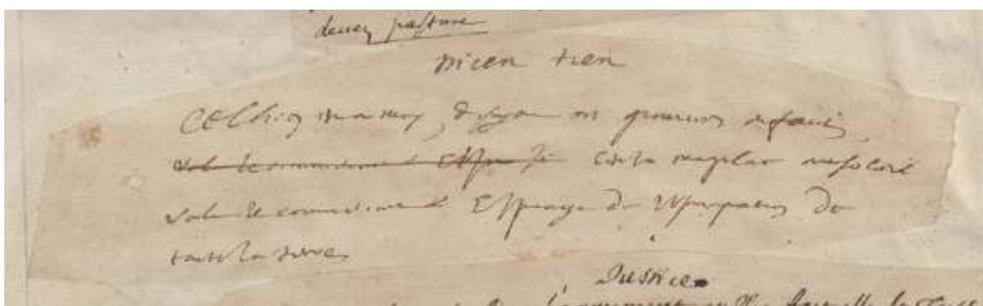
- 43 C'est un procédé constant dans les *Provinciales*, non seulement dans les textes définitifs, mais aussi dans les fragments préparatoires des *Pensées*. On en trouve des exemples dans les *Pensées*, hors du contexte des *Provinciales*. Voir Laf. 35, Sel. 69 : « Talon de soulier. O que cela est bien tourné ! Que voilà un habile ouvrier ! Que ce soldat est hardi ! Voilà la source de nos inclinations et du choix des conditions. Que celui-là boit bien, que celui-là boit peu : voilà ce qui fait les gens sobres et ivrognes, soldats, poltrons, etc. »

### Laf. 64, Sel. 98, Br. 295 RO 73-6

« Mien tien.

Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants. C'est là ma place au soleil. Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre ».

Laf. 64, Sel. 98, Br. 295 RO 73-6



Mien tien

Ce Chien est à moi, disoyent ces pauvres enfants,

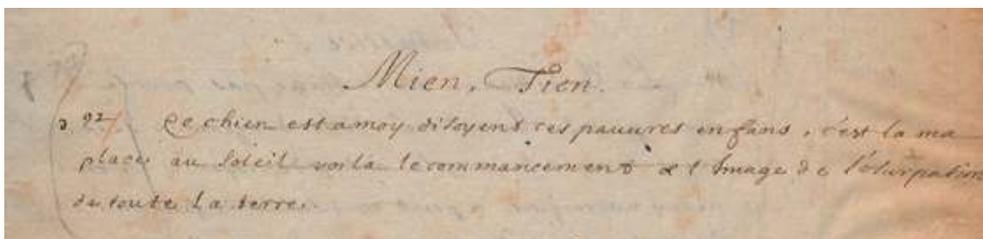
Voilà le commencement & l'image C'est la maplace ausoleil

voilà le commencement & l'image de l'usurpation de

toute la terre

- 44 Sur la reconstitution de Pol ERNST, *Album II*, p. 116, voir le fragment précédent.

C<sup>1</sup>, p. 19



C<sup>2</sup>, p. 38

- 45 Le fragment est dans l'édition de Port-Royal, XXXI, 30.  
Le fragment n'est pas dans Condorcet. Voir les réflexions de CHINARD Gilbert, *En lisant Pascal*, p. 90, sur cette absence.
- 46 Note de l'édition GEF, XIII, p. 222-223 : « Le texte de cette pensée est assez incohérent ; cela paraît tenir, d'après l'examen du manuscrit, à ce que Pascal aurait en écrivant ajouté à sa première phrase : *ce chien est à moi*, qui était d'abord suivie de celle-ci : *voilà le commencement*, un second membre : *c'est là ma place au soleil*. L'incohérence disparaîtrait si l'on substituait au *chien* le mot *coin* ; mais l'auteur de cette très ingénieuse conjecture, M. Salomon Reinach, a le premier reconnu qu'en l'état du manuscrit l'éditeur de Pascal n'avait pas le droit d'opérer une telle substitution. – Quant au fond, Chateaubriand y a vu avec raison le germe des idées développées par Rousseau dans le *Discours sur l'inégalité des conditions humaines* [sic]. » Suit la citation célèbre : « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisait de dire : ceci est à moi... » Brunshvicg poursuit : « Mais il faut prendre garde aussi que ce rapprochement ne nous entraîne à forcer la pensée de Pascal : Rousseau s'indigne contre une injustice préméditée ; Pascal constate une nécessité sociale ; pour lui la propriété n'est pas de droit absolu, mais elle est liée à la condition humaine, puisque les plus misérables commettent cette « usurpation » de vivre et d'avoir leur place au soleil ».
- 47 CHINARD Gilbert, *En lisant Pascal*, Lille, Giard, Genève, Droz, 1948, p. 83-96. Voir p. 84, où Chinard prétend résoudre toute contradiction en procédant à la reconstitution du texte tel qu'il a été écrit sur le manuscrit original. Il suppose que l'addition de la *place au soleil* est un second exemple, et non un développement du premier. Les deux « images » illustrant la même pensée par un procédé de juxtaposition. Chinard imagine Pascal observant dans les rues de Paris des épisodes correspondant à ces deux images. La place au soleil lui semble répondre à la situation suivante : « deux pauvres hères se disputant au coin d'une ruelle la flaque de lumière et de soleil où ils pourront se réchauffer, ou encore, plus probablement, un mendiant, sous le porche d'une église, défendant contre un nouveau venu la place devenue sienne, par droit du premier occupant et par une longue possession » (p. 85).

## Pauvres enfants

- 48 Sur l'enfance, voir les références au fragment précédent.
- 49 L'accent est mis dans ce fragment sur la pauvreté.
- 50 On a toujours quelque chose. N'importe qui a du soleil. Même les plus pauvres possèdent quelque chose. Nul ne meurt qu'il ne laisse quelque chose. Voir *Vie de Pascal*,

§ 52, OC I, p. 588 : « j'ai remarqué quelque pauvre qu'on soit, on laisse toujours quelque chose en mourant ».

## Mien tien

- 51 LE GUERN Michel, *Pascal et les Diversités de J. P. Camus*, p. 308. Camus écrit : « ce *meum et tuum* que Platon rejette tant, de combien est-il cause de noise, de débats et de procès, principalement en cette noble et chicaneuse France ? »
- 52 *Pensées*, éd. P. SELLIER, Livre de poche, p. 86, n. 1, renvoie aux Pères : l'ensemble de la terre appartient à la communauté des hommes. La répartition qui s'opère concrètement ne correspond aucun droit de propriété. Ceux qui en bénéficient ne sont que des gérants, des intendants au service du bien général.
- 53 Saint Jean Chrysostome, *Homélies*, XIII. « C'est parce que quelques-uns essaient de s'approprier ce qui est à tous que les querelles et les guerres éclatent, comme si la nature s'indignait de ce que l'homme, au moyen de cette froide parole : le mien, le tien, mette la division où Dieu avait mis l'unité. Voilà le principe des discordes ; voilà la source de mille ennuis » ; cité in *Pensées*, éd. Luxembourg, *Notes*, p. 18.
- 54 *Pensées*, éd. Havet, I, Delagrave, 1866, p. 93 sq. Référence au *Génie du christianisme*, III, livre II, ch. 6, qui dit que Rousseau n'a pas égalé Pascal dans le *Discours sur l'inégalité* : « Rousseau fait bien moins peur en criant et en s'agitant que Pascal dans son analyse froide et méprisante » p. 94. Havet ajoute : « Cependant ne nous troublons pas : des esprits bien lumineux ont porté du jour dans ces ténèbres où le tien et le mien ont leurs origines ; ils ont montré que l'homme s'approprie les choses en mettant dans les choses une part de lui-même qui les fait siennes, son activité libre et son travail. »
- 55 CHINARD Gilbert, *En lisant Pascal*, Lille, p. 91 sq. La théorie suivant laquelle le droit de propriété est un droit civil et non un droit naturel est courante au XVII<sup>e</sup> siècle. Référence aux *Lois civiles dans leur ordre naturel* de Domat : p. 92. Voir *Les lois civiles dans leur ordre naturel*, Livre préliminaire. Selon Domat, les biens de ce monde, sur terre, sur mer, etc., sont des propriétés communes de l'humanité. Et c'est par la prise de possession, et non en vertu d'un droit antérieur, que la propriété a commencé. Pour Pascal, la propriété est d'origine sociale et humaine ; elle dépend de conventions établies par la société ; elle dépend du droit « arbitraire » et non du droit naturel, ce qui n'implique nullement qu'elle soit nuisible, ni qu'il faille l'abolir. La propriété individuelle selon Domat est légitime, sous réserve que la jouissance de cette propriété soit exercée avec le concours de la société : p. 92-93. Il ne s'ensuit pas que la société ainsi réglée soit vraiment bonne et juste.
- 56 Même si on donne au mot *usurpation* son sens fort, la pensée de Pascal est un lieu commun. « Quand, dans ce monde qui a été créé par Dieu pour l'usage de tous, un homme entreprend de se réserver la possession exclusive d'une « place au soleil », il commet une véritable usurpation à l'égard du genre humain qui, selon le *verum jus*, en est le propriétaire légitime. Etant donné, d'autre part, que « nous n'avons plus » le sens de cette justice supérieure, et que, pour reprendre les termes de Domat, l'amour propre a remplacé l'amour mutuel, par suite de la faute originelle, il serait vain de rêver un rétablissement de la société primitive. Notre société humaine devra donc être ordonnée suivant des lois que les juristes qualifient d'arbitraires, *jus arbitrarium*, qui, par opposition avec les lois naturelles, sont « celles qu'une autorité légitime peut établir, changer et abolir selon le besoin » : p. 94.

- 57 NICOLE Pierre, *Nouvelles lettres*, XL, cité p. 95, cité par Sainte-Beuve, *Port-Royal*, III, 146 n. : « Comme les biens du monde étant naturellement commune, deviennent propres à ceux qui s'en sont saisis, *occupatis fiunt*, et qu'il y aurait injustice à les en dépouiller » : p. 95.
- 58 SELLIER Philippe, *Pascal et saint Augustin*, Paris, Colin, 1970, p. 211 sq. Mien, tien et usurpation. Le droit dans la cité mauvaise et l'ordre de la concupiscence.

## Place au soleil

- 59 Référence à l'anecdote de Diogène et Alexandre, in Diogène Laërce, VI, 38 ; Cicéron *Tusculanes*, V, 32, 92 ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 214 ; voir *Les cyniques grecs. Fragments et témoignages*, éd. L. Paquet, Livre de Poche, Paris, 1992, p. 80.
- 60 CHINARD Gilbert, *En lisant Pascal*, Lille, Giard, Genève, Droz, 1948, p. 83-96. Voir p. 85, Chinard imagine Pascal observant dans les rues de Paris des épisodes correspondant à ces deux images. La place au soleil lui semble répondre à la situation suivante : « deux pauvres hères se disputant au coin d'une ruelle la flaque de lumière et de soleil où ils pourront se réchauffer, ou encore, plus probablement, un mendiant, sous le porche d'une église, défendant contre un nouveau venu la place devenue sienne, par droit du premier occupant et par une longue possession » : p. 85.
- 61 L'idée de Chinard implique celle de pauvreté, présente dans le cas des enfants qui se disputent le chien. Mais c'est une imagination par contamination, plutôt qu'un commentaire exact de la formule.
- 62 J. Chevalier, dans son *Pascal* publié en 1922, rapproche cette formule de la revendication allemande du *lebensraum*, considéré comme « instrument de propagande ».

## Voilà le commencement et l'image...

- 63 *Voilà le commencement et l'image* : Correction pour addition d'une idée seconde. *Le commencement et l'image* est-il un hendiadyn pour dire *l'image du commencement* ? *Commencement* désigne l'origine du processus. *Image* signifie que c'en est la figure, le modèle. On retrouve la technique du modèle réduit qui est employée dans le fragment précédent.

## Usurper, usurpation

- 64 CHINARD Gilbert, *En lisant Pascal*, p. 85. L'emploi du mot *usurpation* et le problème de l'idée qui y répond. Le mot n'a pas nécessairement un sens aussi marqué qu'aujourd'hui, et peut enfermer un souvenir du sens courant latin, prendre possession par l'usage, devenu prendre possession contrairement à la loi chez les juristes seuls.
- 65 *Usurpation* : au sens de possession fondée sur le fait. La propriété a pris commencement par une prise de possession de choses qui relevaient à l'origine de la propriété de tous. Idée juridique centrale : mariage par enlèvement. Les Sabines, après leur enlèvement, sont devenues femmes légitimes.
- 66 *Usucapion* : *Usu capere*. Dans le droit latin, elle consiste à prendre sur la terre conquise. Réservé aux *quirites*. Mode d'acquisition de la propriété quiritaire par la possession

prolongée pendant 1 ou 2 ans. Origine des *latifundia*. Un usage de 30 ans vaut propriété. Création d'une servitude.

67 **Laf. 60, Sel. 94.**

« Il ne faut pas qu'il sente la vérité de l'usurpation, elle a été introduite autrefois sans raison, elle est devenue raisonnable. Il faut la faire regarder comme authentique, éternelle et en cacher le commencement, si on ne veut qu'elle ne prenne bientôt fin. »

68 Chinard ne prend pas en compte l'appartenance à la liasse *Misère*. La pensée n'est pas révolutionnaire à l'époque de Pascal, qui n'est pas provocateur, sinon *a posteriori*. Mais Chinard n'a pas vu que l'usurpation est donnée par Pascal comme une marque du péché.

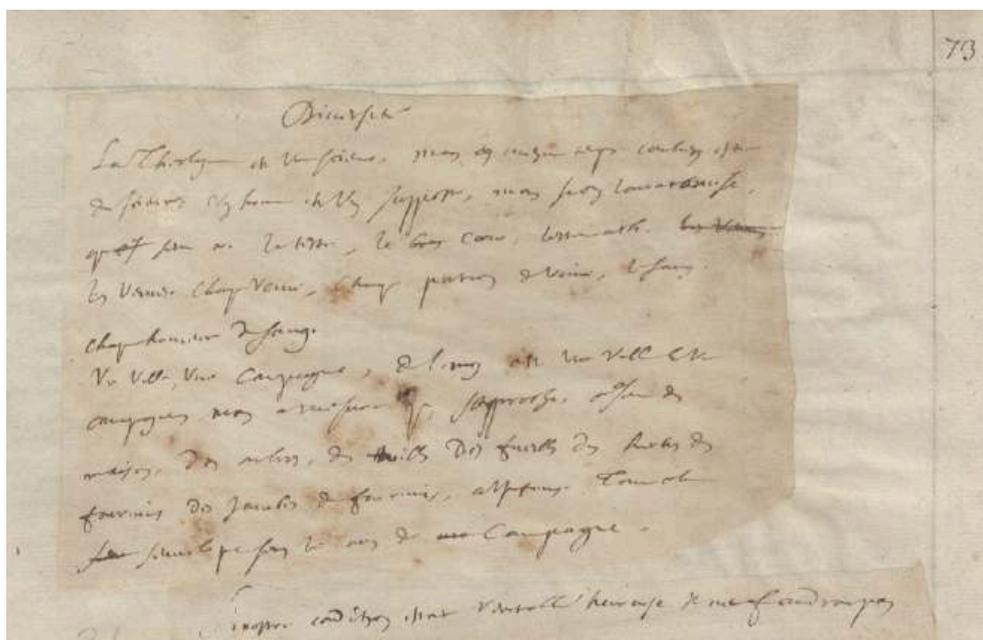
69 Le mot *usurpation* prend souvent le sens d'une prise de possession qui va contre la justice et l'ordre des choses. C'est le cas dans la *Provinciale* XIV, § 11. « Qui vous a donc donné le pouvoir de dire, comme font Molina, Reginaldus, Filiutius, Escobar, Lessius et les autres : Il est permis de tuer celui qui vient pour nous frapper ? Et ailleurs : Il est permis de tuer celui qui veut nous faire un affront, selon l'avis de tous les casuistes, *ex sententia omnium*, comme dit Lessius, n. 74 ? Par quelle autorité, vous qui n'êtes que des particuliers, donnez-vous ce pouvoir de tuer aux particuliers et aux religieux mêmes ? Et comment osez-vous usurper ce droit de vie et de mort qui n'appartient essentiellement qu'à Dieu, et qui est la plus glorieuse marque de la puissance souveraine ? »

## Laf. 65, Sel. 99 RO 73-1. Diversité.

La théologie est une science, mais en même temps combien est-ce de sciences ? Un homme est un suppôt, mais si on l'anatomise sera-ce la tête, le cœur, l'estomac, les veines, chaque veine, chaque portion de veine, le sang, chaque humeur de sang ?

Une ville, une campagne, de loin c'est une ville et une campagne, mais à mesure qu'on s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des tuiles, des feuilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmis, à l'infini. Tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne.

## Laf. 65, Sel. 99 RO 73-1. Diversité

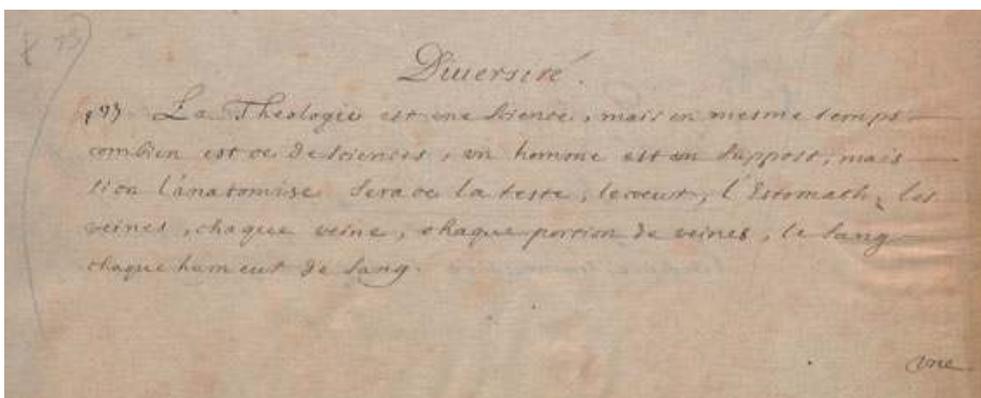
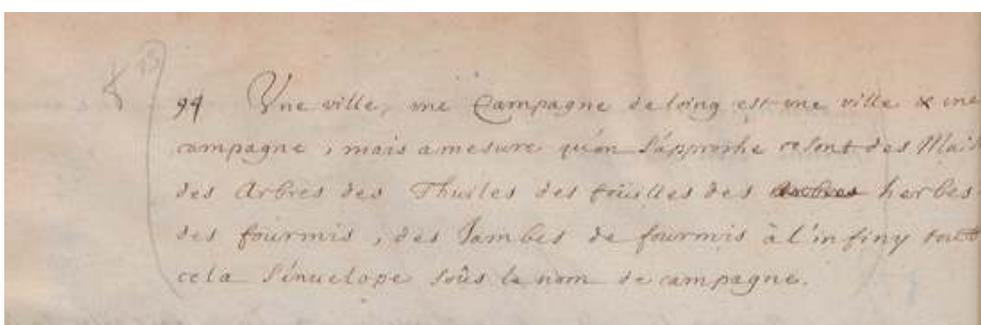


Diversité.

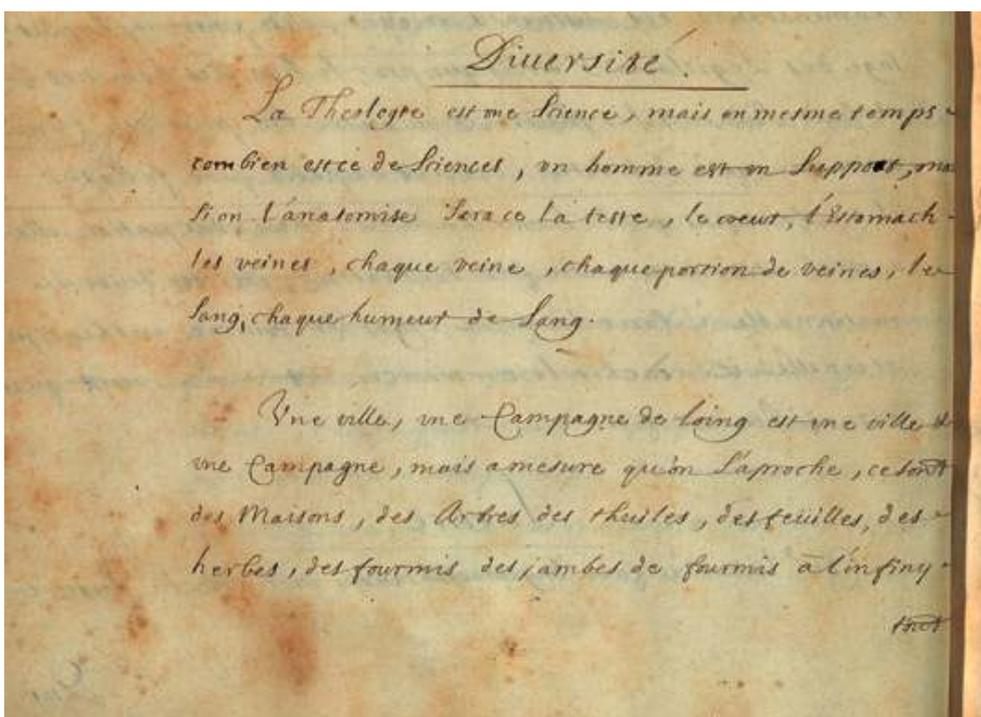
La Theologie est une science, mais en mesme temps combien est ce de sciences un homme est Un suppost, mais si on l anatomise que sera-ce. la teste, le bras cœur, l'estomach les veines les veines chaque veine, chaque portion de veine, le sang, chaque humeur de sang.

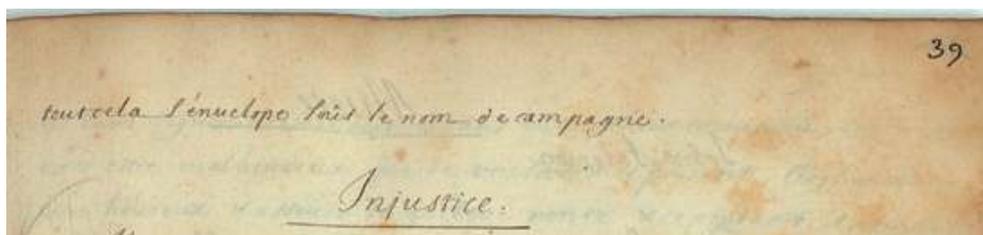
Une ville, Une Campagne, de loing cest une ville E un campagne, mais amesure qu s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des thuelles des feuilles des herbes, des fourmis, des jambes de fourmis, a l'infiny. Tout cela s'en s'enveloppe sous le nom de campagne.

- 70 Ligne 3 : deux lectures ; Lafuma et Le Guern, Maeda, que sera-ce... Le que n'est pas barré. Tourneur, p. 185 : que ce sera.  
La nuance est légère.  
Le texte n'est pas dans Port-Royal.
- 71 La partie barrée *les veines* vient à un moment où Pascal change d'idée et va entrer dans la division. On dirait que Pascal se dit que le cas des veines convient mal, mais qu'il n'a rien de mieux. Dans les veines, il y a le sang qui se laisse décomposer. Cela fait une continuité.
- 72 Avant campagne, *mo*, peut-être pour *montagne*, qui rimerait avec *campagne*.
- 73 Sur la reconstitution de Pol ERNST Pol, *Album II*, p. 116, et son caractère contestable, voir les fragments précédents.

C<sup>1</sup>, p. 19C<sup>1</sup>, p. 1974 C<sup>1</sup> donne deux numéros pour ce texte, 93 et 94.

Un mot biffé avant herbes, qui semble être arbres. La correction a été immédiate.

C<sup>2</sup>, p. 38

C<sup>2</sup>, p. 38

- 75 Le s de *suppost* a été biffé, alors qu'il est resté dans C<sup>1</sup>.  
La faute sur *arbres* n'a pas été faite dans C<sup>2</sup>.
- 76 CROQUETTE, *Pascal et Montaigne*, p. 19. Renvoi à MONTAIGNE, *Essais*, I, 46 : « quelque diversité d'herbes qu'il y ait, tout s'enveloppe sous le nom de salade » ; voir aussi *Essais*, I, XXX, éd. Garnier, I, p. 226 : « les sciences qui règlent les mœurs des hommes, comme la théologie et la philosophie elles se mêlent de tout. Il n'est action si privée et secrète, qui se dérobe de leur connaissance et juridiction. »

## Diversité

- 77 MARIN Louis, *La critique du discours*, p. 115 sq. Sur l'évanouissement à l'infini dans la division.  
MARIN Louis, *Pascal et Port-Royal*, p. 17 sq.  
MARIN Louis, « Une ville, une campagne, de loin... : paysages pascaliens », *Littérature*, 61, fév. 1986, p. 3-16 ; repris in *Pascal et Port-Royal*, p. 196-213.
- 78 Voir *Pensées*, **Laf. 270, Sel. 301**, sur la curiosité qui aime la diversité : « Dieu diversifie ainsi cet unique précepte de charité pour satisfaire notre curiosité qui recherche la diversité par cette diversité qui nous mène toujours à notre unique nécessaire. Car une seule chose est nécessaire et nous aimons la diversité, et Dieu satisfait à l'un et à l'autre par ces diversités qui mènent au seul nécessaire. »
- 79 **Laf. 558, Sel. 465.**  
« La diversité est si ample que tous les tons de voix, tous les marchers, toussers, mouchers, éternuements. On distingue des fruits les raisins, et entre ceux-là les muscats, et puis Condrieu, et puis Desargues, et puis cette ente. Est-ce tout ? En a-t-elle jamais produit deux grappes pareilles, et une grappe a-t-elle deux grains pareils, etc.  
« Je n'ai jamais jugé d'une chose exactement de même, je ne puis juger d'un ouvrage en le faisant. Il faut que je fasse comme les peintres et que je m'en éloigne, mais non pas trop. De combien donc ? Devinez... »  
Le fragment peut être associé à différents thèmes des *Pensées*.  
L'idée des deux infinis se dessine. La division de la ville annonce celle de *Disproportion de l'homme*.
- 80 Le fragment **Laf. 129, Sel. 162** a l'intérêt de relier l'idée de la diversité à celle du « talon de soulier ».  
« Métier. *Pensées*. »  
« Tout est un, tout est divers. »  
« Que de natures en celle de l'homme. Que de vacations. Et par quel hasard chacun prend d'ordinaire ce qu'il a ouï estimé. Talon bien tourné. »
- 81 **Laf. 711, Sel. 589.**

« Force. Pourquoi suit-on la pluralité ? Est-ce à cause qu'ils ont de raison ? Non, mais plus de force. Pourquoi suit-on les anciennes lois et anciennes opinions ? Est-ce qu'elles sont les plus saines ? Non, mais elles sont uniques et nous ôtent la racine de la diversité. »

82 Toute une série de fragments contenant le mot *diversité* est consacrée aux Jésuites :

**Laf. 982, Sel. 770.** Sur les jésuites :

« Nous avons fait l'uniformité de la diversité, car nous sommes tous uniformes, en ce que nous sommes tous devenus uniformes. »

**Laf. 987, Sel. 807.**

« Si en difféant nous condamnions, vous auriez raison. L'uniformité sans diversité inutile aux autres, la diversité sans uniformité ruineuse pour nous. - L'une nuisible au-dehors, l'autre au-dedans. »

**Laf. 952. (...) 51. 52.**

« Union de sentiments, decl. soumettre à la Société et ainsi garder l'uniformité. Or aujourd'hui cette uniformité est en la diversité. Car la Société le veut. »

83 MERSENNE Marin, Questions physiques et mathématiques, Q. XLVI, éd. Pessel, p. 395 sq. A savoir si la nature et les sens se plaisent à la variété, et pourquoi Dieu se plaît à la diversité : p. 359.

PARMENTIER Bérengère, Le siècle des moralistes, Paris, Seuil, 2000, p. 102 sq.

## Diversité du point de vue esthétique

84 MÉRÉ, *Discours, Des agréments*, éd. Boudhors, p. 13. « La diversité plaît toujours en ce qui regarde les sens, pourvu que tout ce qui la compose soit bien d'accord et bien proportionné. Plus les beaux paysages sont divers, plus les yeux en sont contents ». Mais pour l'esprit et l'imagination, il en va souvent autrement, la trop grande variété déplaît et embarrasse.

85 MÉRÉ, *Conversations*, IV, éd. Boudhors, p. 50. Diversité dans le choix des mots. Ceux qui parlent de manière monotone, quoique correcte : p. 53. « L'on sait ce qu'il en faut attendre ».

86 DESCARTES, *Compendium musicae*, II, AT X, p. 92. La variété est très agréable en toutes choses. Mais Descartes n'entend pas par là ce que Pascal appelle diversité : pour lui les temps du son doivent être égaux, il faut proportion entre le sens et le son ; donc la variété est réglée, elle ne s'évanouit pas dans une dispersion infinie.

## Théologie

87 Voir Laf. 167.

88 Voir OC II, p. 778 sq., *Préface au traité du vide*, sur la théologie comme science fondée sur l'autorité.

89 MONTAIGNE, *Essais*, I, XXX, éd. Garnier, I, p. 226; éd. Pléiade, p. 196. « Les sciences qui règlent les mœurs des hommes, comme la théologie et la philosophie, elles se mêlent de tout. Il n'est action si privée et secrète, qui se dérobe de leur connaissance et juridiction ».

90 *Entretien avec M. de Sacy*, éd. P. Mengotti et J. Mesnard, Paris, Desclée de Brouwer, 1994, p. 126-127. La théologie est le centre de toutes les vérités, de sorte qu'on y revient constamment. « Je vous demande pardon, Monsieur, dit M. Pascal à M. de Sacy, de

m'emporter ainsi devant vous dans la théologie, au lieu de demeurer dans la philosophie qui était seule mon sujet ; mais il m'y a conduit insensiblement ; et il est difficile de n'y pas entrer, quelque vérité qu'on traite, parce qu'elle est le centre de toutes les vérités ; ce qui paraît ici parfaitement, puisqu'elle enferme si visiblement toutes celles qui se trouvent dans ces opinions. Aussi je ne vois pas comment aucun d'eux pourrait refuser de la suivre. Car s'ils sont pleins de la pensée de la grandeur de l'homme qu'ont-ils imaginé qui ne cède aux promesses de l'Évangile, qui ne sont autre chose que le digne prix de la mort d'un Dieu ? Et s'ils se plaisaient à voir l'infirmité de la nature leurs idées n'égalent plus celles de la véritable faiblesse du péché, dont la même mort a été le remède. Ainsi tous y trouvent plus qu'ils n'ont désiré et ce qui est admirable, ils s'y trouvent unis, eux qui ne pouvaient s'allier dans un degré infiniment inférieur. »

- 91 THOMAS D'AQUIN, *Somme contre les Gentils*, I, éd. Michon, p. 35. Chez Aristote, la théologie est la connaissance des choses divines : p. 35. Chez Thomas, c'est la doctrine sacrée, mais aussi la science que les bienheureux peuvent avoir de Dieu, et que Dieu a de soi. Dieu peut être connu par la métaphysique, de bas en haut, mais aussi de haut en bas, par les prophètes et par une vision immédiate : p. 35-36. Intervention surnaturelle spéciale, par la grâce ou par la gloire : p. 36.
- 92 GILSON Etienne, *La philosophie du Moyen Âge*, II, p. 592. L'objet propre de la théologie est l'étude de Dieu en tant que Dieu. Duns Scot en modifie l'aspect : elle n'est science que dans un sens très spécial, science pratique dont l'objet est moins de nous faire connaître certains objets que de régler nos actions en vue de la béatitude que nous espérons sur la foi des promesses divines : p. 603.
- 93 DUNSSCOT Jean, *La théologie comme science pratique*, éd. G. Sondag, p. 28. Problème de la définition de la théologie comme science, puis comme science pratique : p. 28. *L'homo viator* a besoin qu'une doctrine spéciale lui soit communiquée surnaturellement afin qu'il apprenne quelle est sa fin : p. 29. La théologie en tant que science de toutes choses : p. 68 sq. La théologie considérée comme *sapientia* plutôt que comme *scientia* : p. 74.
- 94 GOUHIER Henri, *La pensée religieuse de Descartes*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Vrin, 2006, p. 279-309. Voir l'Appendice, *La crise de la théologie au temps de Descartes*, qui distingue une diversité de théologies dans la Théologie : théologie spéculative et théologie positive (p. 279 sq.), théologie spéculative et théologie mystique (p. 293 sq.).
- 95 CARRAUD Vincent, *Pascal et la philosophie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, p. 119 sq. Le passage à la théologie chez Pascal.
- 96 MIEL Jan, *Pascal and theology*, Baltimore and London, The John Hopkins Press, 1969. Voir sur la théologie dans les *Pensées*, p. 148 sq.

## Un homme est un suppôt

- 97 *Un homme est un suppôt, et non l'homme est un suppôt.*
- 98 Suppôt, dans le sens de *subjectum*, désigne ce qui sert de support à des qualités. Cela correspond à l'idée de *l'hyphostasis : substantia*. *Hypokeimenon* : réceptacle qui reçoit la forme des idées. En logique, la *suppositio theologica* consiste en ce qu'on choisit un nom pour désigner un *ens singulum individuum aut collectivum* ; elle est arbitraire. *Suppositio reale* affirme l'inhérence des accidents au sujet réel. Sur ce problème, Pascal revient

dans Laf. 688, *Qu'est-ce que le moi ?*, qui conteste justement qu'on puisse définir le moi de l'homme comme un suppôt.

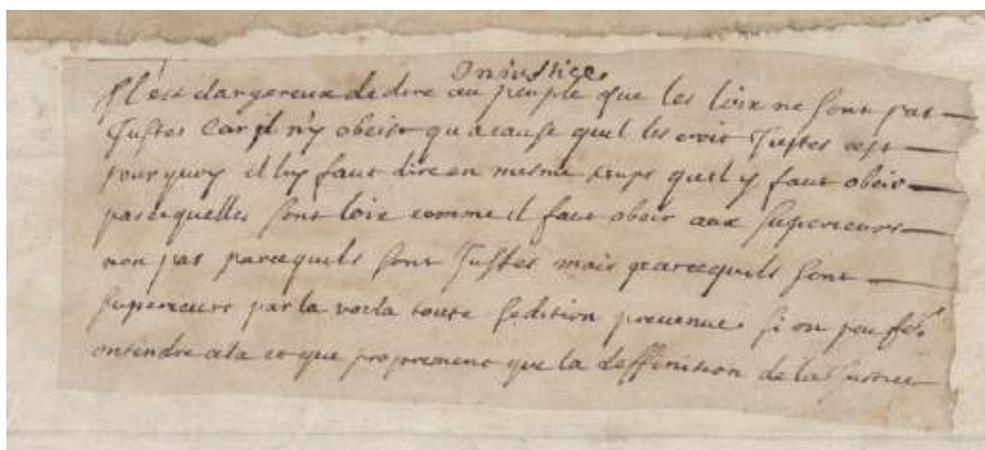
- 99 C'est le problème posé par le *vaisseau de Thésée* : le bateau a été conservé, et restauré au long des années ; peut-on dire que c'est le même lorsque toutes les pièces ont été échangées ? De même, le couteau de Jeannot : on a changé le manche du couteau, etc.

## Laf. 66, Sel. 100 RO 70-2

Injustice.

Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes, car il n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il lui faut dire en même temps qu'il y faut obéir parce qu'elles sont lois, comme il faut obéir aux supérieurs non pas parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont supérieurs. Par là voilà toute sédition prévenue, si on peut faire entendre cela et que proprement c'est la définition de la justice.

Laf. 66, Sel. 100 RO 70-2. Injustice.



Injustice.

Il est dangereux de dire au peuple que les loix ne sont pas Justes, car il n'y obeit qu'a cause quil les croit Justes cest pourquoy il luy faut dire en mesme temps quil y faut obeir parcequelles sont loix comme il faut obeir aux Superieurs non pas parcequ'ils sont Justes mais parcequ'ils sont superieurs par la voila toute sedition prevenue si on peu fe' entendre cela et que proprement que la deffinition de la Justice.

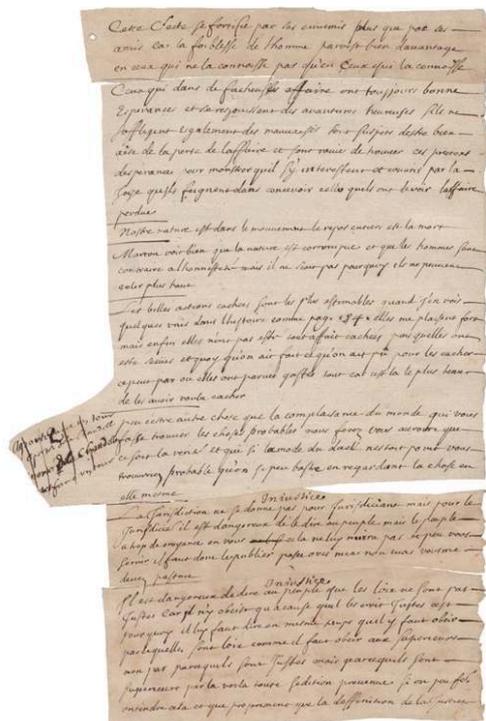
- 100 Fragment hétérographe, transcrit sans doute par un copiste professionnel, de la même écriture que Sel. 95. Il semble que le titre ne soit pas de la même main que le reste : les I majuscules sont différents. Ce n'est en tout cas pas le copiste de C<sup>1</sup> et C<sup>2</sup>.
- 101 Le titre a peut-être été ajouté après découpage, car il est très proche de la première ligne ; mais ce n'est pas certain.
- 102 Aucune ponctuation, sans doute par fidélité à l'original.
- 103 Le mot *faire* est curieusement orthographié *fe'*. Il semble que ce soit une abréviation.
- 104 ERNST Pol, *Album*, p. 119. Feuillet (21 x 33,5 cm) à filigrane au cor couronné / P/H. Ecartements des pontuseaux 18/20/21 mm. La reconstitution associe les fragments.
- 105 **Laf. 34, Sel. 68**, de *Vanité*  
**Laf. 640-644, Sel. 529 bis** (série XXV dans l'éd. Lafuma)

Laf. 67, Sel. 101, de *Misère*

Laf. 66, Sel. 100, de *Misère*

- 106 Cette reconstitution est confirmée par plusieurs marques d'écriture. Le feuillet est entièrement écrit par le copiste « à l'écriture fine et élégante » et complété en marge par Pascal. Il manque environ deux centimètres en bas de page ; cet emplacement était probablement vierge à l'origine ; le haut a aussi été rogné.

ERNST Pol, *Album*, p. 119. Feuillet (21 x 33,5 cm) à filigrane au cor couronné



/ P / H. Ecartements des pontuseaux 18/20/21 mm. La reconstitution associe les fragments.

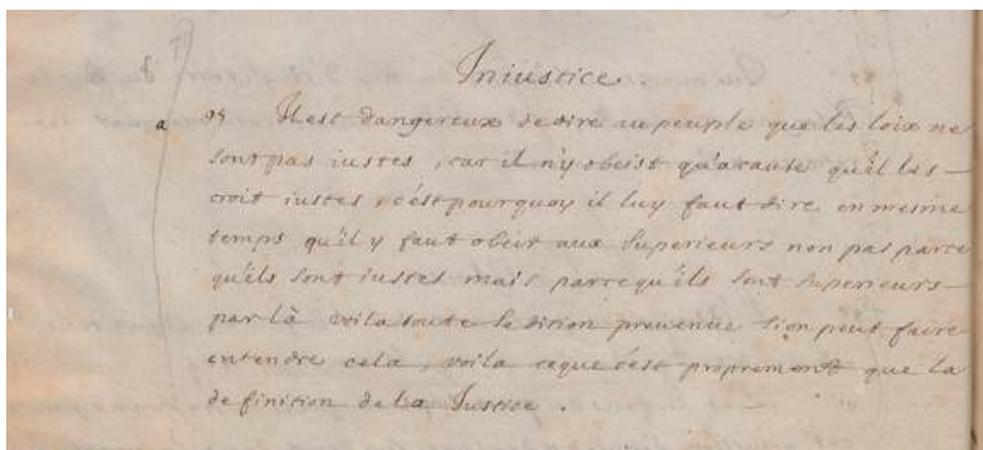
Laf. 34, Sel. 68, de *Vanité*

Laf. 640-644, Sel. 529 bis (série XXV dans l'éd. Lafuma)

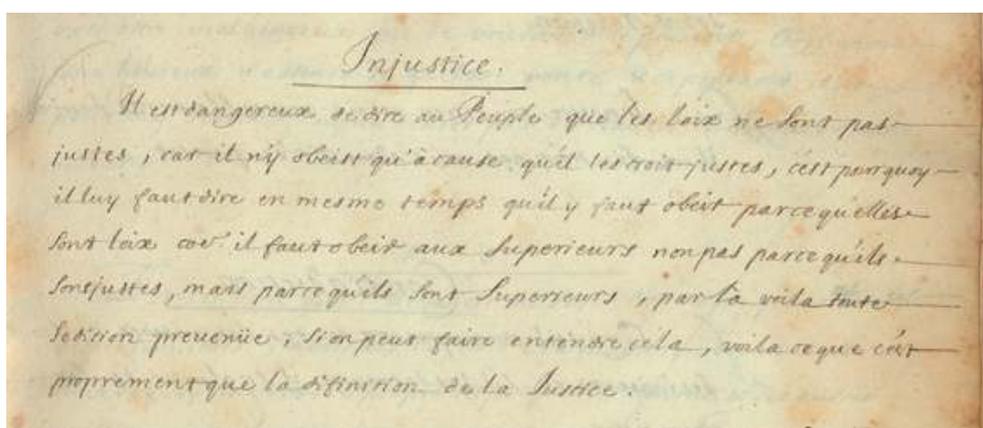
Laf. 67, Sel. 101, de *Misère*

Laf. 66, Sel. 100, de *Misère*

Cliché Pol Ernst

C<sup>1</sup>, p. 20

- 107 Énorme saut du même au même dans C<sup>1</sup>, qui n'est pas dans C<sup>2</sup>. Cela prouve que la seconde copie n'est pas faite sur la première. Voir les fragments suivants, où la comparaison des deux copies ne permet pas d'atteindre la même conclusion.
- 108 C<sup>1</sup>, p. 19 v°, et C<sup>2</sup>, p. 39, donnent pour les dernières lignes : « si on peut faire entendre cela, voilà ce que c'est proprement que la définition de la Justice ».

C<sup>2</sup>, p. 39

- 109 La faute a été corrigée sur C<sup>2</sup>, mais la correction n'a pas été reportée sur C<sup>1</sup>. Il a fallu que le copiste travaille sur une C<sup>0</sup> correcte, ou se reporte au manuscrit.
- 110 La dernière phrase n'a pas de sens sur l'original ; il faut trouver une rédaction de substitution. Quelle garantie donnent les Copies ? C<sup>1</sup>, p. 20, et C<sup>2</sup>, p. 39, donnent pour les dernières lignes : « si on peut faire entendre cela, voilà ce que c'est proprement que la définition de la Justice ».
- 111 Le manuscrit de Saint-Beuve (noté P' dans OC I, p. 306) donne *voilà tout ce qui est proprement la définition de la justice.*
- 112 Fragment manquant dans l'édition de 1670. Il apparaît dans l'édition de Condorcet.
- 113 Noter le titre « injustice » (et non pas « justice ») : par lui-même, ce titre dissuade de considérer ce texte comme une définition de la justice.
- 114 MONTAIGNE, *Essais*, III, 13. « Or les lois se maintiennent en crédit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont lois. C'est le fondement mystique de leur autorité : elles

n'en ont point d'autre. Qui bien leur sert. Elles sont souvent faites par des sots. Plus souvent par des gens, qui en haine d'égalité, ont faute d'équité : mais toujours par des hommes, auteurs vains et irrésolus. Il n'est rien si lourdement et largement fautier, que les lois, ni si ordinairement. Quiconque leur obéit parce qu'elles sont justes, ne leur obéit pas justement par où il doit. »

- 115 Selon CROQUETTE Bernard, *Pascal et Montaigne*, p. 19, n. 8, deux passages de Charron Pierre, *Sagesse*, II, ch. 8 et III, ch. 16, p. 88 et 122, ont servi d'intermédiaire entre Pascal et Montaigne, *Essais*, III, 13, éd. Pléiade, p. 1049-1050. « Les lois et coutumes se maintiennent en crédit, non pource qu'elles sont justes et bonnes, mais pource qu'elles sont lois et coutumes, c'est le fondement mystique de leur autorité : elles n'en ont point d'autre, ainsi est-il des supérieurs, à cause qu'ils sont supérieurs, *quia super cathedram sedent, et non de leur vertu et probité, quod faciunt nolite facere* » (II, 8). « Il ne faut pas obéir au supérieur pource qu'il est digne et dignement commande, mais pource qu'il est supérieur : non pource qu'il est bon, mais pource qu'il est vrai et légitime » (III, 16).
- 116 Voir le fragment Laf. 645, Sel. 530. « La justice est ce qui est établi. Et ainsi toutes nos lois établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies. »
- 117 On en revient à une idée analogue à celle de Laf. 60, Sel. 94 : il faut obéir à la loi parce qu'elle est loi, comme il faut obéir au supérieur parce qu'il est supérieur. Voir aussi Laf. 64, Sel. 98 : la loi est restreinte à ce que la loi est loi et rien davantage.
- 118 La question de l'obéissance aux supérieurs est un des sujets de discussion entre catholiques et protestants durant les guerres de religion. Le texte parle justement de *sédition*.
- 119 *Par là voilà toute sédition prévenue, si on peut faire entendre cela : voir l'objection faite dans Laf. 525, Sel. 454 : « Il serait donc bon qu'on obéît aux lois et coutumes parce qu'elles sont lois (par là on ne se révolterait jamais, mais on ne s'y voudrait peut-être pas soumettre, on chercherait toujours la vraie) ; qu'il sût qu'il n'y en a aucune vraie et juste à introduire, que nous n'y connaissons rien et qu'ainsi il faut seulement suivre les reçues. Par ce moyen on ne les quitterait jamais. Mais le peuple n'est pas susceptible de cette doctrine, et ainsi comme il croit que la vérité se peut trouver et qu'elle est dans les lois et coutumes il les croit et prend leur antiquité comme une preuve de leur vérité (et non de leur seule autorité (téméraire) sans (raison) vérité). Ainsi il y obéit mais il est sujet à se révolter dès qu'on lui montre qu'elles ne valent rien, ce qui se peut faire voir de toutes en les regardant d'un certain côté. »* Voir la note de Ferreyrolles à Sel. 454.
- 120 *Si on peut faire entendre cela : la question est de savoir si on peut faire comprendre au peuple, ou si on ne peut pas. La liasse Misère dit les deux choses contraires.*

### Il est dangereux de...

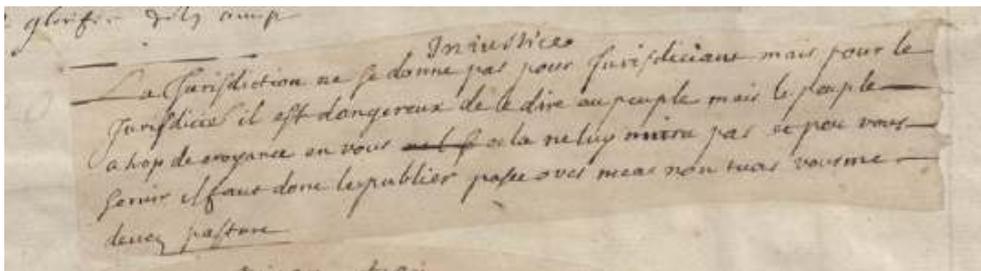
- 121 **Laf. 121, Sel. 153**, dans *Contrariétés*. Le mot *dangereux* revient trois fois dans un petit fragment.
- 122 Il est impossible de révéler la vérité sans faire courir de grands risques. L'idée ordinaire, c'est que la vérité libère. Pascal dit qu'elle est par elle-même dangereuse. Le fragment **Laf. 67, Sel. 101**, qui suit immédiatement, reprend cette idée du danger qu'il y a à révéler la vérité.

## Laf. 67, Sel. 101 RO, 73-5

### Injustice

La juridiction ne se donne pas pour le juridiciant mais pour le juridicié. Il est dangereux de le dire au peuple, mais le peuple a trop de croyance en vous ; cela ne lui nuira pas et peut vous servir. Il faut donc le publier. *Pasce oves meas non tuas.* Vous me devez pâture.

### Laf. 67, Sel. 101 RO, 73-5. Injustice



### ---- Injustice

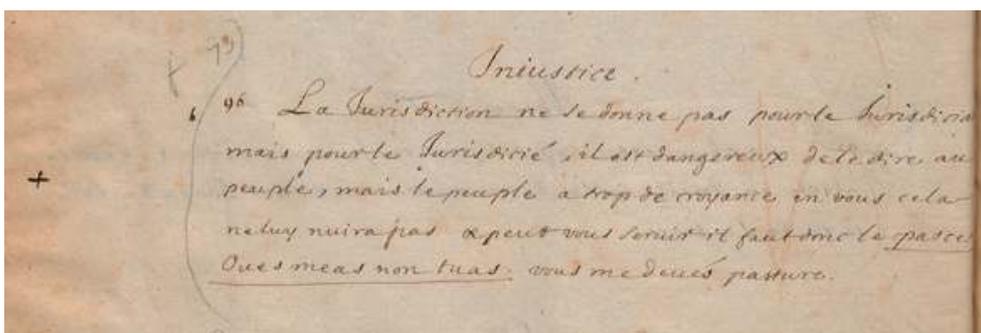
La Jurisdiction ne se donne pas pour Juridiciant mais pour le Juridicié il est dangereux de le dire au peuple mais le peuple a trop de croyance en vous ne le f cela ne luy nuira pas et peu vous servir il faut donc le publier *pasce oves meas non tuas* vous me devez pasture

- 123 Fragment hétérographe, sur une feuille également hétérographe. Voir le fragment précédent.

Le titre, de la même écriture que sur le fragment Sel. 100, est aussi très proche du texte et du bord du papier.

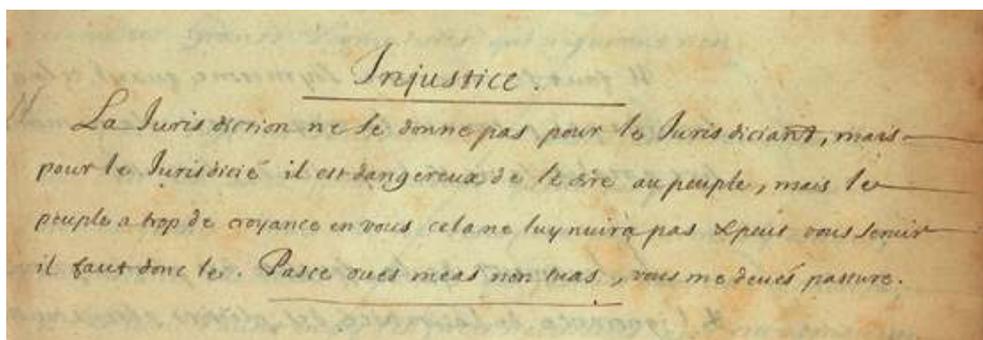
C<sup>1</sup> omet publier. Cela donne : « il faut donc le pasce *Oves meas non tuas.* »

C1, p. 20



- 124 C<sup>2</sup> omet publier aussi, mais met un point, ce qui marque une phrase incomplète. Cette commune erreur de C<sup>1</sup> et C<sup>2</sup> marque une dépendance à l'endroit d'une même première copie (C<sup>0</sup>).

C2, p. 39



- 125 Le manuscrit de Sainte-Beuve (P') donne publier, ce qui implique le recours à l'original.
- 126 Pour la reconstitution de Pol ERNST, *Album*, p. 118-119, voir le fragment précédent.
- 127 Le fragment manque dans l'édition de Port-Royal.
- 128 Pourquoi ce fragment se trouve-t-il dans *Misère*? Voir les réflexions à la fin de cet article.
- 129 MONTAIGNE, *Essais, Des coches*, Pléiade, p. 881. « La juridiction ne se donne point en faveur du juridicant : c'est en faveur du juridicié. » Il continue : toute magistrature comme tout art jette sa fin hors d'elle.
- 130 PLATON, *République*, I, 342, éd. Robin, Pléiade, p. 875.

### Pour le juridicant, pour le juridicié

- 131 Pour signifie en faveur de, dans l'intérêt de...
- 132 *Jurisdiction* : puissance de juger, *potestas* du juge. On ne confère pas le droit de juger pour...
- 133 *Juridicant* : le mot n'est pas dans Furetière. Peut-être le corps judiciaire, le pouvoir judiciaire.
- 134 *Rom. XIII, 4*. « Le magistrat est serviteur de Dieu pour ton bien. Mais si tu fais le mal, crains ; car ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée, étant serviteur de Dieu pour exercer la vengeance et punir celui qui fait le mal. »
- 135 Le rapprochement est possible avec les *Trois discours sur la condition des Grands*. Voir le *Troisième discours sur la condition des Grands* : « Vous êtes de même environné d'un petit nombre de personnes, sur qui vous régnerez en votre manière. Ces gens sont pleins de concupiscence. Ils vous demandent les biens de la concupiscence ; c'est la concupiscence qui les attache à vous. Vous êtes donc proprement un roi de concupiscence. Votre royaume est de peu d'étendue ; mais vous êtes égal en cela aux plus grands rois de la terre ; ils sont comme vous des rois de concupiscence. C'est la concupiscence qui fait leur force, c'est-à-dire la possession des choses que la cupidité des hommes désire.
- 136 « Mais en connaissant votre condition naturelle, usez des moyens qu'elle vous donne, et ne prétendez pas régner par une autre voie que par celle qui vous fait roi. Ce n'est point votre force et votre puissance naturelle qui vous assujettit toutes ces personnes. Ne prétendez donc point les dominer par la force, ni les traiter avec dureté. Contentez

leurs justes désirs ; soulagez leurs nécessités ; mettez votre plaisir à être bienfaisant ; avancez-les autant que vous le pourrez, et vous agirez en vrai roi de concupiscence. »

- 137 *Provinciale* XIV, § 4. « Il est donc certain, mes Pères, que Dieu seul a le droit d'ôter la vie, et que néanmoins, ayant établi des lois pour faire mourir les criminels, il a rendu les Rois ou les Républiques dépositaires de ce pouvoir ; et c'est ce que saint Paul nous apprend, lorsque, parlant du droit que les souverains ont de faire mourir les hommes, il le fait descendre du ciel en disant que ce n'est pas en vain qu'ils portent l'épée, parce qu'ils sont ministres de Dieu pour exécuter ses vengeances contre les coupables. »
- 138 Un cas où Pascal a exercé cette règle : voir *OC* IV, p. 199-200, pour justifier le règlement du concours sur la roulette. La défense de Pascal contre les plaintes de Wallis et de Lalouvière contre le règlement du concours consiste à dire que s'il en avait choisi d'autres, il aurait rendu le verdict du concours impossible, et lésé par là les participants qui auraient apporté une contribution de valeur.
- 139 *Le peuple a trop de croyance en vous...* : P' donne trop de confiance. Le problème, c'est de savoir qui est le vous. Voir la note de Brunschvicg qui indique que cela touche l'autorité pontificale. Pascal dirait à un pape vous devez dire la juridiction se donne pour le juridicié. Cela peut vous servir : en quel sens ?
- 140 Rapport avec le fragment Laf. 85, Sel. 119 : il n'en est pas de même dans l'Église.
- 141 Le danger de le dire au peuple : en quoi consiste-t-il ? La condition expresse de validité du raisonnement est que cela ne nuira pas au peuple. Il faut sans doute comprendre que cela ne le poussera pas à la rébellion. En fait, c'est un plaidoyer pour la bonne foi en politique, comme à la fois utile et bienfaisante. Voir le fragment précédent.

### Pasce oves meas non tuas

- 142 Allusion à Jean, XXI, 15-17. Parole du Christ à saint Pierre pour instituer l'Église. Tr. : Pais mes brebis, non les tiennes.
- 143 Saint AUGUSTIN, *Epist ad catholicos*, XVI, n. 20. 16. 40.  
 « Scriptum est - inquit - in *Canticis canticorum* sponsa, id est Ecclesia, dicente ad sponsum : *Annuntia mihi, quem dilexit anima mea, ubi pascis, ubi cubas in meridie*. Hoc est unicum testimonium quod pro se isti resonare arbitrantur, eo quod Africa in meridiana orbis parte sit constituta. Unde primum quaero quomodo Christum interroget Ecclesia, ut annuntiet ei ubi sit Ecclesia ; neque enim duae, sed una est. Aut ipsi ostendant, quoniam non negant haec verba Ecclesiam dicere Christo, quae sit Ecclesia quae interrogat et quae sit Ecclesia de qua interrogat. Quaerit enim quo veniat ad sponsum suum et dicit ei : *Annuntia mihi, quem dilexit anima mea, ubi pascis, ubi cubas in meridie*. Jam ista Ecclesia est quae loquitur et quaerit, ubi sit Ecclesia in meridie. Neque enim interrogat : Ubi pascis, ubi cubas, et ei respondetur : In meridie, tamquam sponsus respondeat : *In meridie pasco, in meridie cubo*, sed omnia ista verba ad interrogationem pertinent : *Ubi pascis, ubi cubas in meridie* ? Adhuc enim ipsa dicit : *Ne forte fiam sicut operta super greges sodalium tuorum*. Jam vero ille respondet : *Nisi cognoveris temet ipsam, o decora inter mulieres* et cetera. Non ergo his verbis ostenditur in sola parte meridiana esse Ecclesia, sed et in aliis mundi partibus constituta. Interrogat fortasse quid ad ejus communionem pertineat in meridie, id est ubi sponsus ejus pascit et cubet in meridie, quia suos pascit et in suis cubat. Veniunt enim quaedam membra ejus, id est boni fideles, ex partibus transmarinis in Africam et, cum audierint esse hic partem Donati, timentes ne incidant in manus alicujus rebaptizatoris, invocant Christum orantes et dicentes : *Annuntia mihi, quem dilexit anima mea, ubi pascis, ubi cubas in meridie*, id est qui sint

meridies ubi tu pascis et cubas, id est qui habent caritatem et non dividunt unitatem. Et vide quid adjungat : *Ne forte fiam velut operta super greges sodalium tuorum*, id est ne forte velut latens et incognita et non revelata - hoc est enim operta - fiam non super gregem tuum, sed super greges sodalium tuorum, qui cum primo tecum essent extra colligere voluerunt non tuum gregem, sed suos greges, nec audierunt te dicentem : *Qui mecum non colligit spargit* ; nec quod Petro dixisti : *Pasce oves meas*, non : « Oves tuas ». Non est autem ista operta, quia non est sub modio sed super candelabrum, ut luceat omnibus qui in domo sunt – et de illa dictum est : *Non potest civitas abscondi super montem constituta*, sed Donatistis velut operta est, qui audiunt tam lucida et manifesta testimonia, quae illam toto orbe demonstrant, et malunt clausis oculis offendere in montem quam in eum ascendere, qui cum esset lapis praecisus de monte sine manibus, crevit et factus est mons ingens et implevit universam terram. »

144 Voir LA BRUYÈRE, *Caractères, Du souverain*, 29 (VII).

« Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau, qui répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faux du moissonneur, le berger, soigneux et attentif, est debout auprès de ses brebis ; il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage ; si elles se dispersent, il les rassemble ; si un loup avide paraît, il lâche son chien, qui le met en fuite ; il les nourrit, il les défend ; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil : quels soins ! Quelle vigilance ! Quelle servitude ! Quelle condition vous paraît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger ou des brebis ? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau ? Image naïve des peuples et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince. »

« Le faste et le luxe dans un souverain, c'est le berger habillé d'or et de pierreries, la houlette d'or en ses mains ; son chien a un collier d'or, il est attaché avec une laisse d'or et de soie. Que sert tant d'or à son troupeau ou contre les loups ? »

## Vous me devez pâture

145 Est-ce le corollaire de ce qui précède ? Si tel est le cas, ce serait alors la brebis qui parle. D'où vient cette formule ?

146 Cette formule permettrait de relier le texte au problème du pape : ce serait une parole du peuple, à qui on aurait révélé les mots de l'Évangile et leur interprétation par saint Augustin. Le pasteur – le pape donc – est à son service.

147 Si l'on en croit la logique implicite du fragment, cette vérité évangélique ne reçoit pas, dans l'Église, toute la publicité qu'elle devrait. Elle est suspecte de faire courir un double danger :

1. Aux brebis elles-mêmes (le peuple, les juridiciés), qui perdraient leur soumission.
2. Au pasteur (le pape, le juridiciant), dont l'autorité se trouverait de la sorte soumise à l'appréciation des fidèles.

148 Le fragment **Sel. 101** écarte ces deux motifs d'inquiétude.

1. La croyance du peuple – sa confiance, à la limite de l'excès – le protège de l'insubordination : « cela ne lui nuira pas ».
2. Cette mise en conformité du pape avec sa vocation authentique ne doit pas nécessairement être comprise comme un affaiblissement de sa personne : « [cela] peut vous servir ».

La « Misère », ici encore, est que la vérité soit perçue comme dangereuse.

## Laf. 68, Sel. 102 RO, 67-3

- 149 Quand je considère la petite durée de ma vie absorbée dans l'éternité précédente et suivante – *memoria hospitis unius diei praetereuntis* – le petit espace que je remplis et même que je vois abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent, je m'effraye et m'étonne de me voir ici plutôt que là, car il n'y a point de raison pour quoi ici plutôt que là, pour quoi à présent plutôt que lors. Qui m'y a mis ? Par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi ?

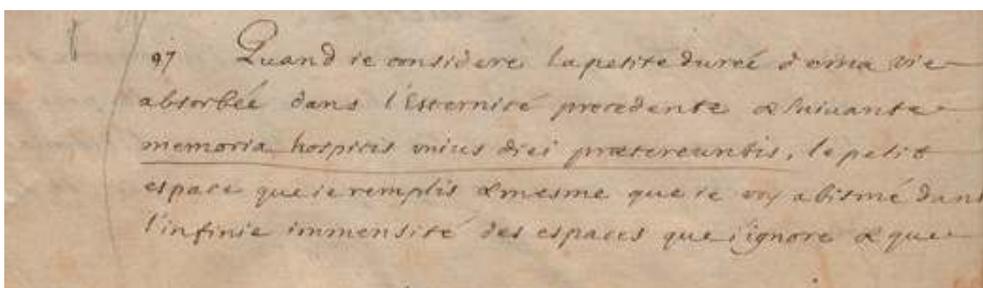
Laf. 68, Sel. 102 RO, 67-3

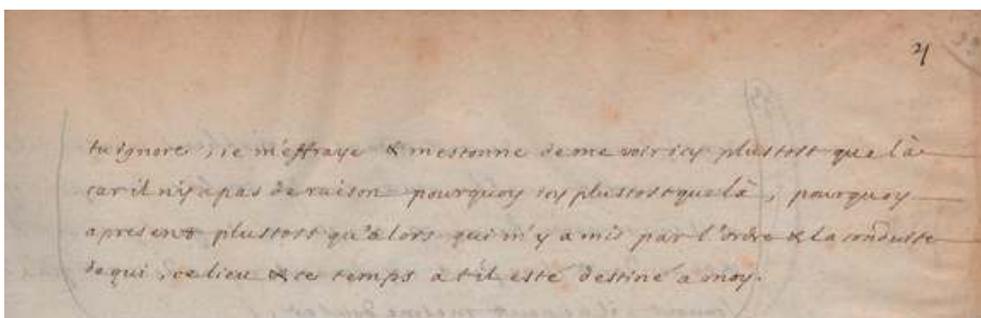
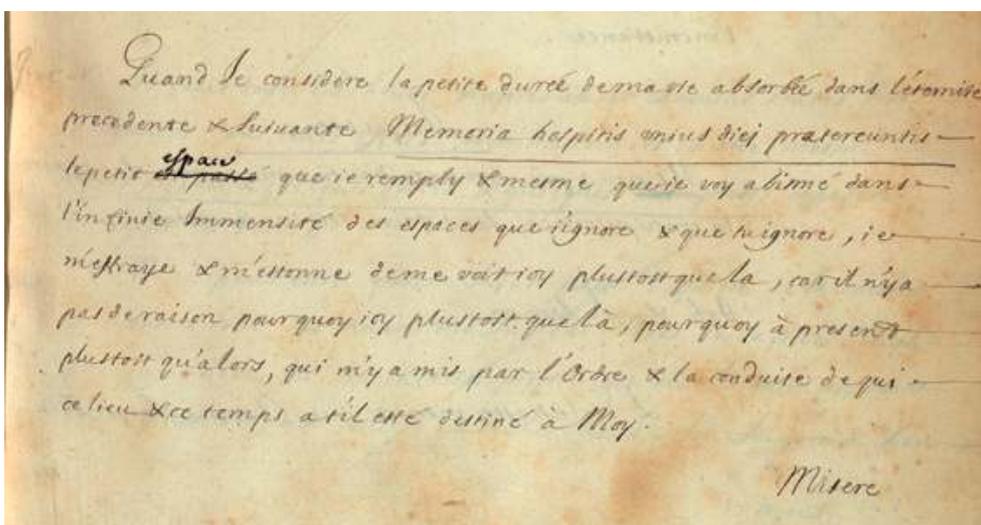


Quand Je considere la petite durée de ma Vie  
dans  
absorbée par l'eternite preceden E suivante memoria hospitis Unius diei praetereuntis  
le petit espace que Je vois Et que remplis E mesme que  
Je vois abymé dans l'Infinie Immensite des espaces  
qu J Ignore E qui m Ignore, Je meffraye E mestonne de me Voir Icy plus tost q la Car Il n y a poin  
de raison pour quoy Icy plustost qu la, pour quoy apresent plustost qu lors, qui my  
a mis par l ordre E la  
conduitt de qui Ce lieu  
E Ce temps a Il este  
destine a moy

- 150 La partie en italique est probablement une addition. Ou alors c'est un développement dans un espace de papier restreint.
- 151 *Absorbée dans l'éternité* : Le Guern lit devant plutôt que dans. On peut aussi lire « durant ».

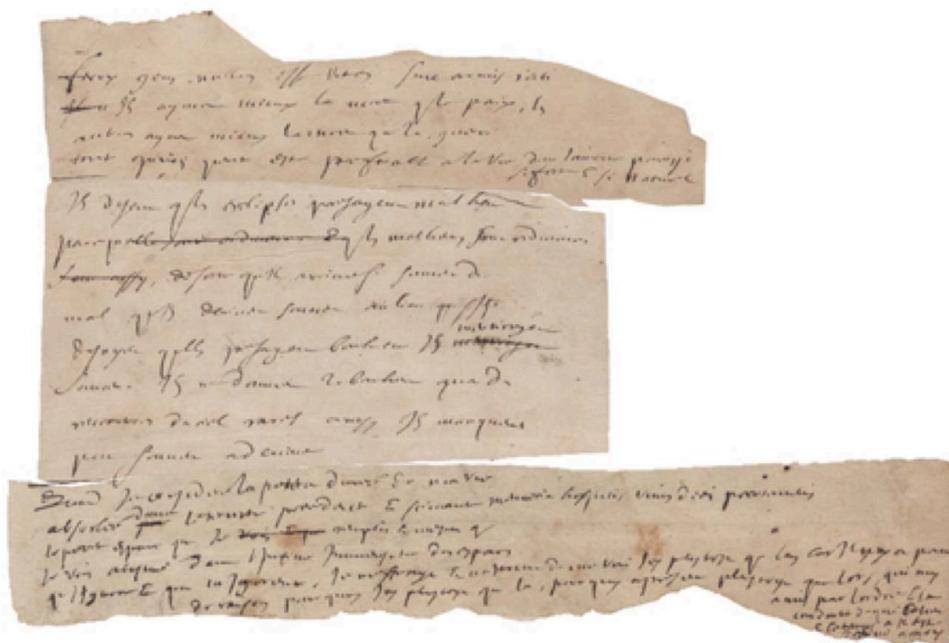
C<sup>1</sup>, p. 20



C<sup>1</sup>, p. 20C<sup>2</sup>, p. 39

- 152 Le petit espace est lu dans C<sup>2</sup> le petit est passé. Une correction a été portée. Ce détail semble prouver que C<sup>2</sup> n'a pas été faite d'après C<sup>1</sup>, sinon le copiste n'aurait pas commis cette erreur. Il doit donc avoir travaillé sur un autre document, qui peut être le manuscrit original ou C<sup>0</sup>.
- 153 Les deux Copies portent *que tu ignore*. Cette commune erreur de C<sup>1</sup> et C<sup>2</sup> suggère d'une part que le copiste n'a pas eu recours à l'original, d'autre part qu'il y a une dépendance à l'endroit d'une même première copie (C<sup>0</sup>).
- 154 Les deux Copies lisent *précédente et suivante*.
- 155 *Pourquoi à présent plutôt que lors* : les Copies donnent *qu'alors*.

ERNST Pol, *Album*, p. 9. Feuillet hapax. Restitution partielle d'un feuillet (23,5 x 37,5 cm) marqué d'un cadran d'horloge / D.D. (à l'envers).



Manque le haut (9 cm). Manque le bas, mais existait-il encore au moment où Pascal a utilisé ce papier ?

Fragments

Laf. 29, Sel. 63

Laf. 561, Sel. 468

Laf. 68, Sel. 102.

La reconstitution est confirmée par des marques textuelles ; mais les rapports thématiques ne sont pas apparents.

Cliché P. Ernst

## Références internes

### 156 Laf. 201, Sel. 233.

« Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. »

### 157 Laf. 427, Sel. 681.

« Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir ; mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter. »

## Memoria hospitis unius diei praetereuntis

- 158 **Sagesse, V, 15.** « Le souvenir d'un hôte qui passe et qui n'est qu'un jour dans le même lieu » (tr. Sacy). Il faudrait « le souvenir d'un hôte d'un jour qui passe ». Bible de Louvain : « le souvenir d'un homme logé pour un jour qui passe outre ».
- 159 Voir **Laf. 31, Sel. 65.** « Les villes par où on passe on ne se soucie pas d'y être estimé. Mais quand on y doit demeurer un peu de temps on s'en soucie. Combien de temps faut-il ? Un temps proportionné à notre durée vaine et chétive. »
- 160 **Laf. 120, Sel. 152.** « Nous sommes si présomptueux que nous voudrions être connus de toute la terre et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus. Et nous sommes si vains que l'estime de 5 ou 6 personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente. »

## La petite durée de ma vie absorbée dans l'éternité précédente et suivante

- 161 Le livre XI des *Confessions* de saint Augustin porte sur l'impossibilité de fixer le présent.

## Espace

- 162 Voir *Extrait d'un fragment de l'Introduction à la géométrie de Monsieur Pascal que Monsieur des Billettes m'a communiqué*, OC III, p. 435. « *Principe 1.* L'objet de la pure géométrie est l'espace, dont elle considère la triple étendue en trois sens divers qu'on appelle dimensions, lesquelles on distingue par les noms de *longueur*, *largeur* et *profondeur*, en donnant indifféremment chacun de ces noms à chacune de ces dimensions, pourvu qu'on ne donne pas le même à deux ensemble. Elle suppose que tous ces termes-là sont connus d'eux-mêmes. *Principe 2.* L'espace est infini selon toutes les dimensions. *Principe 3.* ... et immobile en tout et en chacune de ses parties. »
- 163 **Laf. 427, Sel. 681.** Sur les vastes espaces, voir le texte cité plus haut.
- « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'en un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit. »
- « Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. »
- « Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir, mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter. »
- « Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais, et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage. Voilà mon état, plein de faiblesse et d'incertitude. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à chercher ce qui doit m'arriver. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes, mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher. Et après, en traitant avec mépris ceux qui se travailleront de ce soin, je veux aller

sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. »

## Le petit espace que je remplis et même que je vois

- 164 Voir *Disproportion de l'homme*.  
*Le petit espace que je remplis* rappelle le cachot.
- 165 Pascal dit au P. Noël que les corps *remplissent* l'espace. Le texte pourrait être compris par là en un sens anticartésien.

## Pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors

- 166 La formule suppose une analogie entre l'espace et le temps qui se tire de *L'esprit géométrique*.

## Espaces que j'ignore et qui m'ignorent

- 167 Les deux Copies portent *que tu ignore* à la place de *qui m'ignorent*.  
 Laf. 42, Sel. 76, « Combien de royaumes nous ignorent ! » Voir la note sur ce fragment dans les comptes rendus du séminaire.  
 Selon *Transition*, Laf. 200, Sel. 231, l'univers ignore qu'il écrase l'homme.  
*Contra* : le roseau pensant. Par la pensée, je comprends l'espace universel. Mais on est alors dans *Grandeur*.  
 Pascal joue sur les mots *comprendre* et *ignorer*.

## Destiné à moi

- 168 Voir Laf. 688, Sel. 567.

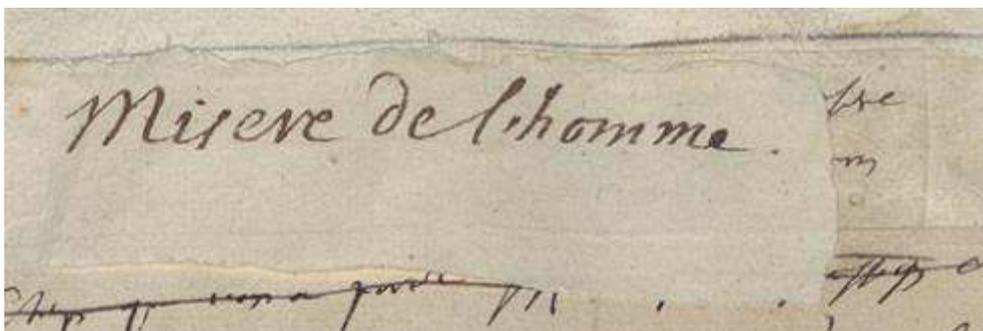
## Par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi ?

- 169 Laf. 135, Sel. 167.  
 Noter la construction par couples d'éléments.

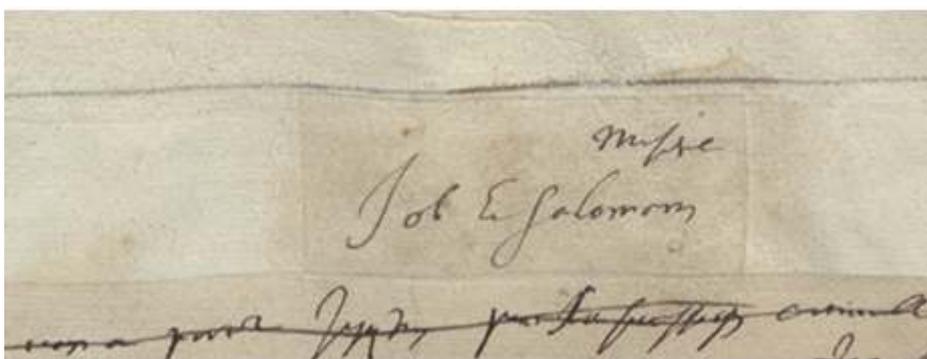
## Laf. 69, Sel. 103 RO, 21-1

- 170 Misère.  
 Job et Salomon.  
 Sur le RO, un papier recouvre partiellement le fragment. Il faut le plier vers la gauche pour découvrir le fragment **Laf. 69, Sel. 103**.

Laf. 69, Sel. 103 RO, 21-1



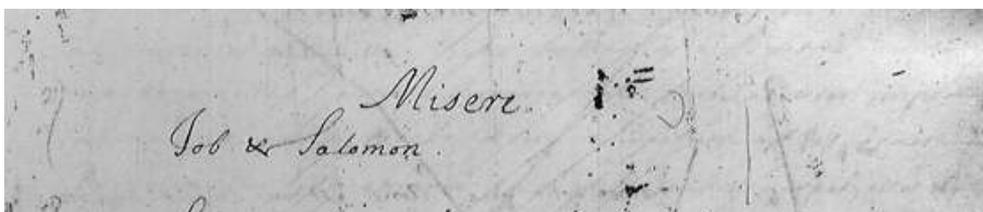
Laf. 69, Sel. 103 RO, 21-1



Misere  
Job et Salomon

- 171 C'est sans doute un autographe.  
Le trou d'enfilage est visible sous le nom de Salomon.
- 172 Pour ce papier, Tourneur renvoie à plusieurs pages du RO, mais il ne s'agit sans doute pas d'une référence pour le sens ; il pensait sans doute que l'écriture était la même dans les références qu'il donnait.
- 173 Le même texte « Job et Salomon » revient plus bas, dans Sel. 109. Il est absent de l'édition Lafuma Luxembourg, p. 36. Lafuma suit ici Tourneur. Toutefois, sur l'édition de L'intégrale, la mention « Job et Salomon » a été ajoutée à la fin du fragment Laf. 74.
- 174 Dans les Copies, « Job et Salomon » est répété un peu plus loin, mais sans le titre *Misère*. Mais aucun papier du RO n'y répond.
- 175 Les Copies considèrent manifestement le mot *Misère* comme un titre.

C', p. 21



- 176 Havet ne reproduit ni « Job et Salomon », ni le fragment suivant. C'est que le fragment Sellier est contenu dans Sel. 445.

## Fragments connexes

- 177 **Laf. 74 bis, Sel. 109**, qui se trouve fixé par Lafuma après **Laf. 74**, mais qui est visiblement distinct. « Job et Salomon. »
- 178 **Laf. 75, Sel. 110.**  
 « L'Écclésiaste montre que l'homme sans Dieu est dans l'ignorance de tout et dans un malheur inévitable, car c'est être malheureux que de vouloir et ne pouvoir. Or il veut être heureux et assuré de quelque vérité. Et cependant il ne peut ni savoir ni ne désirer point de savoir. Il ne peut même douter. »
- 179 **Laf. 403, Sel. 22.**  
 « Misère. Salomon et Job ont le mieux connu et le mieux parlé de la misère de l'homme, l'un le plus heureux et l'autre le plus malheureux. L'un connaissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la réalité des maux. »
- 180 **Laf. 811, Sel. 658.**  
 « Les deux plus anciens livres du monde sont *Moïse* et *Job*, l'un juif, l'autre païen, qui tous deux regardent Jésus-Christ comme leur centre commun et leur objet : *Moïse* en rapportant les promesses de Dieu à Abraham, Jacob, etc., et ses prophéties ; et *Job* : *Quis mihi det ut, etc. - Scio enim quod Redemptor meus vivit, etc.* »
- 181 MESNARD Jean, « Achèvement et inachèvement dans les *Pensées* de Pascal », *Studi francesi*, 143, anno XLVIII, maggio-agosto 2004, p. 300-320. Voir p. 307. Rapport génétique avec le fragment Sel. 22, Laf. 403.
- 182 LEDUC-FAYETTE Denise, *Pascal et le mystère du mal. La clef de Job*, Paris, Cerf, 1996, p. 124 sq. Le lieu commun du parallèle entre Job et Salomon.
- 183 Voir CAZELLES Henri, *Introduction à la Bible*, tome 2, *Introduction critique à l'Ancien Testament*, Paris, Desclée, 1973, p. 585 sq., qui remarque que le problème de la souffrance du juste est un thème commun des littératures anciennes. On trouve en Égypte et en Mésopotamie des textes qui expriment les mêmes propos que Job : p. 585 sq.
- 184 La *Bible* de Sacy explique : « Job, couvert d'ulcères et de vers, et couché sur son fumier, est devenu à toute la terre un plus grand objet de vénération, que Salomon même assis sur son trône magnifique et revêtu de sa pourpre. On ne parle plus de ce dernier qu'avec tremblement en considérant sa chute effroyable. Et l'on ne pense au contraire au premier qu'avec une extrême consolation en voyant les avantages que Dieu a tirés de sa victoire pour attirer l'affermissement de tous ses élus ».
- 185 La disposition du fragment suggère que Pascal note pour mémoire les deux aspects de la connaissance de la misère, celle qui caractérise Job, qui a connu personnellement la misère, et celle qui caractérise Salomon, qui a eu l'expérience de la vanité des plaisirs. Ce serait une sorte de signet indiquant la place d'un développement à faire, conformément au programme de Sel. 22, Laf. 403.

## Salomon

- 186 *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, Paris, Cerf, 1993, article *Salomon*, p. 1105 sq. Successeur de David sur le trône d'Israël, il est son quatrième fils. Il règne environ quarante ans de 968 à 928 avant Jésus-Christ approximativement. Son règne est un

temps de paix et de prospérité. Salomon pratique une politique de paix avec les pays voisins. La sagesse de Salomon est légendaire. Au plan judiciaire, il se montre avisé et son jugement est demeuré célèbre : p. 1006. Sa sagesse vient d'une promesse divine faite en rêve la veille de son couronnement. Il est l'auteur de 800 *Proverbes* qui en valent en fait 3000, car chaque verset peut être interprété de 2 ou 3 manières différentes : p. 1007. Salomon perd son trône sa santé, et même sa sagesse. Durant sa vieillesse, il vagabonde trois années.

- 187 CAZELLES Henri, *Introduction à la Bible*, 2, p. 44 sq. Résumé historique du règne de Salomon. Les *Proverbes* : p. 566 sq. Salomon est présenté comme l'initiateur de la littérature sapientielle : p. 567-568. Structure du livre des *Proverbes* : p. 568 sq. La doctrine des *Proverbes* : p. 572 sq. Les sections salomoniennes : p. 575 sq.
- 188 SELLIER Philippe, *Port-Royal et la littérature*, I, *Pascal*, p. 133. La mention de Salomon renvoie à la conviction du XVII<sup>e</sup> siècle que ce roi est l'auteur du *Livre des Proverbes*, de l'*Ecclésiastique*, du *Cantique des cantiques*, de l'*Ecclésiastique* et même du *Livre de la Sagesse*. Le livre qui insiste sur la misère de l'homme, c'est l'*Ecclésiaste*. La prosopopée est présente dans le *Livre de Job* et dans les *Proverbes*.

## L'Ecclésiaste

- 189 *L'Ecclésiaste* : texte qui a gêné par certains caractères pessimistes. Pascal l'interprète comme un livre sur la connaissance de la vanité des plaisirs. Ne pas le confondre avec l'*Ecclésiastique*, ou livre de *La sagesse de Sirach*, qui a été écrit vers 190 avant Jésus-Christ ; le nom d'*Ecclésiastique* signifie « livre ecclésial » ; voir la notice de *La Bible*, tr. Sacy, éd. P. Sellier, p. 827 sq.
- 190 CAZELLES Henri, *Introduction à la Bible*, tome 2, *Introduction critique à l'Ancien Testament*, Paris, Desclée, 1973, p. 624 sq. Le mot *Ecclésiaste* transcrit le grec *Ecclesiastès*, qui répond à l'hébreu Qôhelet, qui a pour racine *qâhal*, c'est-à-dire peut-être *rassembler*. Le problème de la date de l'ouvrage : p. 629 sq. Problème de l'unité de l'auteur : p. 629. L'auteur se propose d'établir le bilan des biens et des maux qui constituent le lot de la vie humaine et de rechercher si cette vie vaut d'être vécue : p. 625. Les réflexions de Qôhelet sont centrées sur le néant des joies terrestres. L'auteur semble désabusé ; il ne voit que sujet de tristesse dans la perpétuelle mouvance de l'univers et dans la misérable condition de l'humanité : p. 626-627. Il reconnaît l'existence de certains plaisirs terrestres, qu'il admet comme dons de Dieu ; il semble même rejeter ce que la Révélation a bien discrètement laissé filtrer de la réalité d'une survie. Mais aussi l'auteur déclare, malgré son scepticisme, sa foi en Dieu ; il loue la Sagesse divine et professe la réalité de la Providence. La composition de l'ouvrage : p. 628. Sur la parenté des préoccupations de l'*Ecclésiaste* avec celles de *Job*, voir p. 630. « À certains égards, Qôhelet pourrait sembler être contemporain de *Job*. » L'un et l'autre écrit agitent des problèmes critiques analogues : l'énigme de la vie, la souffrance, le mal, l'incertitude du destin de l'homme. Tous les deux pareillement ne leur donnent pas de solution pleinement apaisante. Ils invitent à chercher en Dieu, dans un au-delà encore imprécis, l'explication dernière. Cependant l'*Ecclésiaste* marque un progrès sur *Job*. Ce dernier considère le bonheur terrestre comme une satisfaction adéquate : Qôhelet va jusqu'à associer la douleur à la félicité même que l'on peut éprouver ici-bas. *Job* s'étonne que le juste ne soit pas rassasié de biens ; l'*Ecclésiaste* constate que, même rassasié, il n'est pas encore heureux. L'insatisfaction terrestre creuse en l'homme, plus profondément dans

l'œuvre de Qôhelet que dans le livre de Job, le vide que la Révélation viendra combler. L'Ecclésiaste est plus récent que Job : p. 630. L'Ecclésiaste se situe dans les dernières étapes de la voie qui aboutira à la découverte des sanctions de l'au-delà : la conception d'une rétribution collective est alors déjà dépassée ; la promotion de la personne responsable de ses actes a permis de dégager la notion de rétribution individuelle : p. 630-631. Mais celle-ci se situe toujours dans le cadre de l'existence terrestre ; il faut encore un degré pour parvenir à l'idée des sanctions éternelles : p. 631. Rapprochements avec les littératures d'Égypte : p. 631 sq.

## Job

- 191 STEINMANN Jean, *Le livre de Job*, Paris, Cerf, 1955.
- 192 Voir dans LEDUC-FAYETTE Denise, *Pascal et le mystère du mal. La clef de Job*, p. 382 un Index des références à Job dans l'œuvre de Pascal.
- 193 *Pensées*  
**Laf. 403, Sel. 22.**  
 « Misère. Salomon et Job ont le mieux connu et le mieux parlé de la misère de l'homme, l'un le plus heureux et l'autre le plus malheureux. L'un connaissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la réalité des maux. »
- 194 [**Laf. 69, Sel. 103** et Laf. 74, Sel. 109], signalés ci-dessus.
- 195 **Laf. 811, Sel. 658.**  
 « Les deux plus anciens livres du monde sont *Moïse* et *Job*, l'un juif, l'autre païen, qui tous deux regardent Jésus-Christ comme leur centre commun et leur objet, *Moïse* en rapportant les promesses de Dieu à Abraham, Jacob, etc., et ses prophéties ; et *Job*, *Quis mihi det ut*, etc. - *Scio enim quod Redemptor meus vivit*, etc. ».
- 196 Voir **Job, XIX, 23.**  
 « Qui m'accordera que mes paroles soient écrites ? Qui me donnera qu'elles soient tracées dans un livre ? » ; et 25, « Car je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour ».
- 197 **Laf. 184, Sel. 216.**  
 « On n'aurait point péché en ne croyant pas J.-C. sans les miracles. *Videte an mentiar* ». *Job*, VI, 28, « Mais achevez ce que vous avez commencé, cependant écoutez-moi et voyez si je mens. »
- 198 Laf. 199, Sel. 230 ; renvoi moins convaincant à *Job*, V, 9, (Dieu) « qui a fait des choses grandes et impénétrables, des choses miraculeuses, et qui sont sans nombre ».
- 199 *Provinciales* (éd. Cagnet)
- 200 Lettre XI, p. 196 : « Innocens subsannabit eos » ; *Job*, XXII, 19, « Les justes les verront périr, et s'en réjouiront ; et l'innocent leur insultera ».
- 201 Lettre XI, p. 204, « La vérité de Dieu n'a pas besoin de notre mensonge » ; *Job*, XIII, 7, « Dieu a-t-il besoin de votre mensonge, ou que vous usiez de déguisements pour le défendre ? »
- 202 *Lettre V à Mlle de Roannez*
- 203 OC III, p. 1039-1040, *Job*, XXXI, 23, « J'ai toujours craint Dieu comme des flots suspendus au-dessus de moi, et je n'en ai pu supporter le poids » ; et *Job*, XXVIII, 28, « *Ecce timor Domini ipsa est sapientia* » (« La souveraine sagesse est de craindre le Seigneur, et la vraie intelligence est de se retirer du mal »).

- 204 *Lettre sur la mort de son père*
- 205 OC II, p. 853. Référence peu acceptable.
- 206 *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*
- 207 OC III, p. 249 ; *Job*, XIV, 15, « La droite ». Référence peu acceptable.
- 208 OC IV, § VII, p. 1004 ; *Job*, II, 8, qui assimile implicitement l'auteur de la Prière à *Job* (II, 7-8) : « Satan, étant sorti de devant le Seigneur, frappa *Job* d'une effroyable plaie, depuis la plante des pieds jusqu'à la tête. Et *Job*, s'étant assis sur un fumier, ôtait avec un morceau d'un pot de terre la pourriture qui sortait de ses ulcères ».
- 209 OC IV, § X, p. 1006-1007 ; *Job*, I, 11 (référence peu convaincante) ; X, 9, « Souvenez-vous, je vous prie, que vous m'avez fait comme un ouvrage d'argile ; et que dans peu de temps vous me réduirez en poudre » ; et XIII, 21, « Retirez votre main de dessus moi ».
- 210 OC IV, § XIII, p. 1010 ; *Job*, I, 21, rapprochement peu visible.
- 211 Sur la date de rédaction du Livre de *Job*, voir CAZELLES Henri, *Introduction à la Bible*, 2, p. 596 sq.
- 212 Sur l'auteur du Livre de *Job*, voir la notice de la Bible, éd. Sellier, Bouquins, p. 617 sq. L'auteur du livre est inconnu ; on a pensé que c'était peut-être *Job* lui-même. *Job* aurait écrit dans sa langue et aurait été traduit en hébreu par Moïse. D'autres Juifs ont cru que l'ouvrage avait été composé par l'un des prophètes.
- 213 Voir CAZELLES Henri, *Introduction à la Bible*, 2, p. 598. L'auteur ne dit pas son nom. On suppose que c'est un érudit ; certains traits semblent attester une dépendance égyptienne, mais sans assurance.
- 214 Sacy se débarrasse de ces discussions en disant qu'il suffit de savoir que c'est l'Esprit Saint qui en est l'auteur véritable du Livre.
- 215 Une autre discussion rabbinique porte sur la question de savoir si *Job* est juif ou non. Voir *Pensées*, éd. Havet, t. 2, Delagrave, 1866, p. 169. *Job*, selon la Bible, était de la terre de Hus, que la tradition place en Arabie. L'Appendice des Septante situe cette terre sur les confins de l'Idumée (c'est-à-dire le pas d'Edom) et de l'Arabie (CAZELLES Henri, *Introduction à la Bible*, 2, p. 599), c'est-à-dire entre la Mer Morte au nord, et le Mer Rouge au sud. La Bible considère donc *Job* comme d'origine arabe.
- 216 Pour Pascal, le fait que *Job* est païen ne semble pas faire de doute : voir Sel. 658 : « Les deux plus anciens livres du monde sont *Moïse* et *Job*, l'un juif, l'autre païen, qui tous deux regardent Jésus-Christ comme leur centre commun et leur objet : *Moïse* en rapportant les promesses de Dieu à Abraham, Jacob, etc., et ses prophéties ; et *Job* : *Quis mihi det ut*, etc. - *Scio enim quod Redemptor meus vivit*, etc. »
- 217 FERREYROLLES Gérard, « Les païens dans la stratégie argumentative de Pascal », in *Pascal. Religion, Philosophie, Psychanalyse, Revue philosophique de la France et de l'étranger*, n° 1, janv - mars 2002, p. 21-40.
- 218 Selon le Talmud, les sages se demandent si *Job* a vraiment existé ; suivant certains d'entre eux, *Job* aurait vécu à l'époque d'Abraham et le livre aurait été composé par Moïse. D'autres plus nombreux pensent qu'il vivait à l'époque de Moïse, ou qu'il revenait de l'exil de Babylone ; d'autres enfin le situent à l'époque des Juges ou encore d'Assuérus. Une autre thèse veut que *Job* n'ait jamais existé, de sorte que l'ensemble du livre serait à considérer comme une parabole sur la souffrance du juste, la rétribution et le châtement. Voir ce qu'en dit LEDUC-FAYETTE Denise, *Pascal et le mystère du mal. La clef*

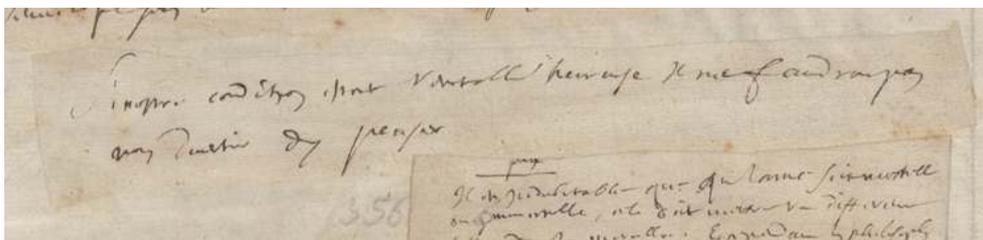
de Job, Paris, Cerf, 1996, p. 37 sq. Le mystère de Job. Job est-il un personnage mythique ? p. 37 sq. Port-Royal le considère comme un personnage historique : p. 38. Job comme allégorie, dans la perspective de l'exégèse telle que la pratique Pascal : p. 41. Mystère : p. 41. Justice de Job, *inculpabilis* : p. 53. Voir p. 113 sq., « Salomon et Job ». Job comme celui des hommes qui a le mieux parlé de la misère humaine, parce qu'il en a eu l'expérience. Chez Pascal, ce nom est une « référence codée », un « motif cheville » : p. 114. En revanche, Sacy s'indigne que certains rabbins aient présenté Job comme une « fiction poétique » proposée par Moïse aux Hébreux éprouvés pendant leur traversée du désert. Actuellement, l'exégèse voit en Job un poème. Peut-être une « histoire de Job », personnage censé avoir vécu aux confins de l'Arabie et du pays d'Edom, au sud de la Mer Morte ou au nord de l'Arabie, a-t-elle servi de point de départ à la composition.

- 219 Sur la structure du Livre de Job, voir CAZELLES Henri, *Introduction à la Bible*, 2, p. 582. Sur la genèse et les traces de remaniement, voir p. 582 sq.
- 220 Voir *Bible de Jérusalem*, p. 649 sq. Etude critique des couches du texte : p. 649-650.
- 221 *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, Paris, Cerf, 1993, article *Job, livre de*, p. 578 sq. Troisième livre de la section des Hagiographes de la Bible hébraïque. Le livre se présente sous la forme d'un dialogue poétique inclus dans un ensemble rédigé en prose, qui explore, sans le résoudre, le mystère de la justice et s'interroge sur le sens de la souffrance humaine. Job représente le juste exemplaire craignant Dieu, Job le patient, ou comme celui du blasphémateur, Job l'impatient. Construction de dialogue poétique : p. 578-579.
- 222 L'unité du livre de Job est d'ordre doctrinal : il traite du problème de la souffrance du juste, affronté à la prospérité de l'impie. Voir sur cette unité les remarques de CAZELLES Henri, *Introduction à la Bible*, 2, p. 584.
- 223 Voir la notice de la *Bible*, éd. Sellier, Bouquins, p. 617 sq. Port-Royal a vu dans Job une figure de la « patience » du Christ, de sa confiance lors de la Passion, mais aussi un exemple pour tout chrétien, toute vie comportant des épreuves.
- 224 SELLIER Philippe, *La Bible expliquée à ceux qui ne l'ont pas encore lue*, Paris, Seuil, 2007, p. 142 sq. Fortune littéraire de la figure de Job après Pascal jusqu'à nos jours.
- 225 CHARRON Pierre, Préface de la *Sagesse*, Paris, Fayard, 1986, p. 227 : « Job, un des plus suffisants en cette matière tant en théorique qu'en pratique, l'a fort au long dépeint et après lui, Salomon, en leurs livres ».
- 226 Les exemples de Job et de Salomon, qui sont redondants chez Charron, sont complémentaires chez Pascal.

## Laf. 70, Sel. 104 RO, p. 73 Papier 73-2

- 227 Si notre condition était véritablement heureuse il ne faudrait pas nous divertir d'y penser.

Laf. 70, Sel. 104 RO, p. 73 Papier 73-2



Si nostre condition estoit veritablement heureuse il ne faudroit pas nous divertir dy penser

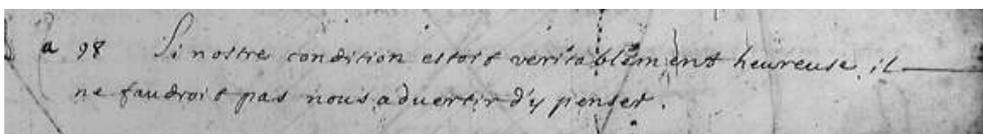
228 Le manuscrit ne permet pas de lire *advertir*.

C<sup>1</sup> et C<sup>2</sup> donnent *advertir* au lieu de *divertir*.

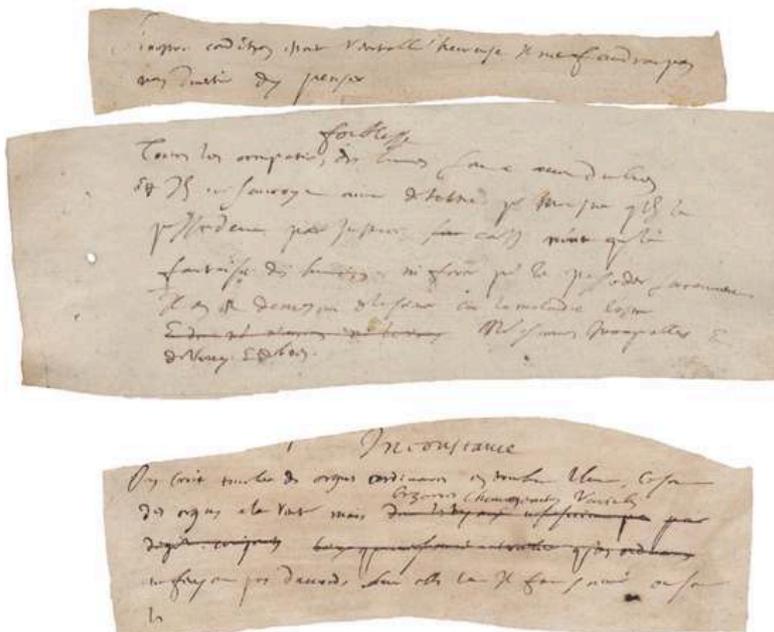
Faute commune qui montre que les deux copies ne dépendent pas du manuscrit.

*Divertir de penser* est inhabituel. On comprend sans peine que le copiste ait lu *advertir*.

C<sup>1</sup>



ERNST Pol, *Album*, p. 111. Filigrane à l'écu aux 3 annelets / P.F et pot / B RODIER. Vestiges d'un feuillet (21,5 x 31,5 cm) filigrané à l'écu aux 3 annelets sur P.F. La présence du troisième papier (65-5) est une hypothèse. Ecartements des pontuseaux 20/21 mm.



Laf. 70, Sel. 104. *Misère*  
 Laf. 28, Sel. 62. *Vanité*  
 Laf. 55, Sel. 88. (ce n'est qu'une hypothèse)  
 Cliché P. Ernst

- 229 Ce fragment est dans Port-Royal, XXIX § 29 (1678), qui ne comporte pas de phrase latine comme le *In omnibus requiem quaesivi* de Sel. 445, Laf. 889. Le *pour nous rendre heureux* de Sel. 445 aussi est absent. En revanche, le *advertir* des Copies devient *divertir* dans l'édition de Port-Royal. Ce *divertir* vient de Sel. 445. Les éditeurs sont donc partis de Sel. 104 en corrigeant *advertir* par *divertir*.

## Fragments connexes

- 230 Voir la liasse *Divertissement*.
- 231 **Laf. 414, Sel. 33.**  
 « Misère. La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement. Et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous et qui nous fait perdre insensiblement. Sans cela nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir, mais le divertissement nous amuse et nous fait arriver insensiblement à la mort. »
- 232 **Laf. 889, Sel. 445. « Pensées. »**  
 « *In omnibus requiem quaesivi.* »  
 « Si notre condition était véritablement heureuse, il ne nous faudrait pas divertir d'y penser pour nous rendre heureux. »
- 233 **Laf. 132, Sel. 165. « Divertissement »**  
 « Si l'homme était heureux il le serait d'autant plus qu'il serait moins diverti, comme les saints et Dieu. »  
 « Oui, mais n'est-ce pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement ? Non, car il vient d'ailleurs et de dehors, et ainsi il est dépendant, et partant sujet à être troublé par mille accidents, qui font les afflictions inévitables. »

## Interprétation

- 234 Voir la liasse *Divertissement*.
- 235 Visiblement, Pascal pense à user du raisonnement apagogique en s'appuyant sur le divertissement. L'existence du divertissement est un fait ; ce fait exclut que l'homme soit véritablement heureux. Donc l'homme n'est pas véritablement heureux. Cela n'implique pas une conception complète du phénomène du divertissement, ni quoi que ce soit sur sa cause profonde, aspects qui ne seront examinés que dans la liasse *Divertissement*.
- 236 La question que Pascal pose implicitement est la suivante : en quoi le divertissement n'est-il pas un bonheur ?
- 237 *Il ne faudrait pas nous divertir d'y penser...* : faut-il comprendre il ne faudrait pas que nous nous divertissions, ou il ne faudrait pas que les autres nous divertissent ? *Faudrait* : on n'aurait pas besoin de, au sens de cela se ferait tout seul. Voir Sel. 445 : *il ne faudrait pas que quelqu'un nous divertisse...* Ce n'est pas une structure réfléchie.
- 238 Ici en revanche, l'ambiguïté est complète.
- 239 *Se divertir* se trouve dans les fragments Sel. 24, Sel. 171, Laf. Sel. 789.

---

## BIBLIOGRAPHIE

VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, XXV, § XXXVII, éd. Naves, p. 166 ; éd. G. Lanson, 1964, II, p. 215.

BOULLIER, *Sentiments de M\*\*\* sur la critique des Pensées de Pascal par M. Voltaire*, p. 67 sq.

## INDEX

**Mots-clés** : Pascal, Pensées

## AUTEUR

**DOMINIQUE DESCOTES**

CERHAC, Université Blaise Pascal